

[Extrait de : *Folia Electronica Classica*, t. 16, 1, juillet-décembre 2008]
<<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/16/TM16.html>>

Quand l'archéologie, se basant sur la tradition littéraire, fabrique de la « fausse histoire » : le cas des origines de Rome

par

Jacques Poucet

**Professeur émérite de l'Université de Louvain
Membre de l'Académie royale de Belgique
<jacques.poucet@skynet.be>**

(Texte, revu et complété, d'une leçon tenue à Bruxelles, le 13 décembre 2008, dans le cadre des activités de l'École doctorale n° 4 du F.N.R.S. L'exposé s'intégrait dans la partie commune de la section « Histoire, Archéologie et Histoire de l'Art » qui avait pour thème : « Faux et usage du faux ».)

**Quand l'archéologie,
se basant sur la tradition littéraire, fabrique de la « fausse histoire » :
le cas des origines de Rome**

par

Jacques Poucet

Membre de l'Académie royale de Belgique
Professeur émérite de l'Université de Louvain

On trouvera ci-après le texte, revu et complété, d'une leçon tenue à Bruxelles, à l'Académie royale de Belgique, le samedi 13 décembre 2008, dans le cadre des activités de l'École doctorale n° 4 du F.N.R.S. L'exposé s'intégrait dans la partie commune de la section « Histoire, Archéologie et Histoire de l'Art » qui avait pour thème : « [Faux et usage du faux](#) ».

À travers le cas des origines de Rome, j'ai été invité à présenter quelques réflexions sur la manière dont certains archéologues se fondent sur la tradition littéraire (les textes) pour proposer des interprétations et des reconstructions historiques qui sont, aux yeux d'un historien, difficilement défendables.

La [première partie](#) propose, en guise d'introduction théorique et de cadre général, quelques réflexions et observations de méthode sur les rapports entre l'archéologie, la tradition et l'histoire. La [deuxième partie](#) évoque brièvement trois exemples de rapports discutables entre l'archéologie, la tradition et l'histoire : il y est successivement question de l'archéologie en terre biblique, de la dualité du rite funéraire dans les primordia et de la reconstruction historique d'Einar Gjerstad.

La [troisième partie](#), la plus longue et la plus importante, est consacrée à l'examen d'un cas récent et particulièrement intéressant. C'est qu'il existe aujourd'hui en Italie, autour d'Andrea Carandini, un groupe d'archéologues qui, se basant sur les données des fouilles, défendent la thèse selon laquelle la tradition relative à Romulus conserve un grand nombre d'éléments d'histoire authentique. Ils pensent même pouvoir reconstruire les événements de son règne avec une grande précision. L'exposé tend à montrer les faiblesses méthodologiques de ces positions. In fine, quelques [indications bibliographiques](#) permettent à ceux qui le désirent d'approfondir un sujet qui n'a pu être qu'effleuré dans les limites d'une conférence.

[Texte déposé sur la Toile le 19 décembre 2008]

Table des Matières

Avant-propos (p. 1)

Table des Matières (p. 2)

Introduction (p. 3)

Première partie : la position du problème (p. 4-15)

- A. La notion de tradition (p. 4)
- B. Deux écoles principales : les traditionalistes et les sceptiques (p. 4-5)
- C. Des lectures fort différentes de la tradition (p. 5-8)
- D. À la recherche de l'histoire authentique (p. 8-9)
- E. Les caractéristiques de la tradition littéraire (p. 9-12)
- F. Un principe de base : la suspicion (p. 12-13)
- G. La confrontation à des disciplines extérieures à la tradition, dont l'archéologie (p. 13-14)
- H. À quelle condition l'archéologie peut-elle vérifier, voire confirmer, l'historicité de la tradition littéraire ? (p. 14-15)

Deuxième partie : trois brefs exemples (p. 15-22)

- A. L'archéologie en terre biblique (p. 15-17)
- B. La dualité du rite funéraire dans les *primordia* (p. 17-20)
- C. La reconstruction historique d'Einar Gjerstad (p. 20-21)
- D. Un rappel de quelques points de méthode (p. 21-22)

Troisième partie : quelques thèses récentes d'Andrea Carandini (p. 22-49)

- A. Un aperçu très général des découvertes sur le Palatin (p. 23-27)
- B. Un *pomerium* « mobile » (p. 27-29)
- C. De bien problématiques correspondances de dates (p. 30-34)
- D. La Fondation de Rome : une notion presque insaisissable (p. 35-38)
- E. Ne pas oublier le rôle de l'Imaginaire (p. 38-39)
- F. L'emballage de la machine interprétative (p. 39-46)
- G. Et ce n'est pas fini... (p. 46-47)
- H. La réception : le discrédit jeté sur les opposants (p. 47-49)

Conclusion (p. 49-50)

Notes de bibliographie (p. 50-52)

Introduction

Je m'intéresse depuis longtemps, en historien, à la question des origines et des premiers siècles de Rome (les *primordia*, comme on dit), un domaine où les problèmes sont un peu différents de ceux rencontrés par les collègues qui s'occupent de l'histoire de la République et de l'Empire.

Cherchant un sujet pour m'adresser à un auditoire comme le vôtre qui regroupe, autour du *thème du vrai et du faux*, des historiens, des archéologues et des historiens d'art de toutes les époques, je me suis dit qu'une bonne manière de transcender les disciplines et les périodes serait de mettre l'accent sur des questions de méthode.

C'est pourquoi, à travers le cas des origines de Rome, je voudrais vous présenter quelques réflexions sur la manière dont certains archéologues se fondent sur la tradition littéraire (les textes donc) pour proposer des interprétations et des reconstructions historiques, qui sont, aux yeux d'un historien, difficilement défendables.

S'agit-il de « fausse histoire » ? Évidemment non, l'expression utilisée dans mon titre relève d'un marketing discutable. Mais j'avoue ne pas avoir pu résister à la tentation de la proposer. Oubliez-la. Ce qui, au terme de mon exposé, vous paraîtra, sinon faux, du moins contestable et discutable, ce sont les interprétations ou les reconstructions historiques proposées.

Mais commençons par le rappel de quelques points de méthode importants, qu'il faut avoir à l'esprit si l'on veut se faire une idée précise des rapports entre l'archéologie, les textes littéraires et l'histoire.

N.B. Pour compléter les références bibliographiques, on se reportera à [la liste en fin d'article](#).

I. Première partie : la position du problème

Cette première partie propose, pour servir de cadre, quelques réflexions méthodologiques, qui s'appuieront sur un certain nombre de mes travaux antérieurs (notamment Poucet, *Origines* 1985, et *Rois* 2000). Elle est destinée à préparer l'examen de cas concrets d'archéologues qui sont « passés à l'Histoire » trop légèrement, à mes yeux en tout cas.

A. La notion de tradition

En ce qui concerne les origines de Rome, le sens du mot « tradition » doit être bien précisé. Je l'ai fait ailleurs (Poucet, *Rois* 2000, p. 27-75 ; cf. aussi [FEC 2008](#)), en attirant l'attention sur la complexité de la tradition, son aspect multiforme, et surtout son caractère vivant, évolutif et dynamique. Je ne reviendrai pas ici sur ces données qui, malgré leur importance, ne sont pas toujours suffisamment prises en compte, et je me consacrerai essentiellement à la question de l'historicité de la tradition, c'est-à-dire de *son rapport à l'histoire*, une question qui se pose depuis des siècles, et qui, depuis des siècles aussi, divise profondément les chercheurs (Grandazzi, *Fondation* 1991 ; *Penser* 2007).

B. Deux écoles principales : les traditionalistes et les sceptiques

Dans le secteur des *primordia* s'affrontent en effet depuis longtemps deux écoles principales, qui diffèrent fondamentalement par le degré de crédibilité qu'elles accordent aux textes. Il y a d'un côté ceux qui considèrent que la tradition littéraire, *en elle-même*, est une source historique digne de foi, en d'autres termes qu'elle contient des noyaux d'histoire authentique qu'il est relativement facile de dégager. Ce sont les traditionalistes. Les tenants de cette position ont besoin parfois de très peu de choses pour se sentir autorisés à qualifier d'historique un élément du récit traditionnel.

Puis il y a ceux qui pensent que la tradition, *compte tenu de sa nature et de ses caractéristiques*, n'est pas une source historique fiable : une information qu'elle livre ne peut recevoir le statut de noyau d'histoire authentique qu'après un minutieux travail de critique. Pour les partisans de cette position, l'historicité d'une notice traditionnelle n'est pas donnée au départ : elle doit faire l'objet d'une démonstration rigoureuse. Ce sont les sceptiques. (Sur cette question en général ; cf. Poucet, *Origines* 1985 ; Grandazzi, *Fondation* 1991 ; Poucet, *Fondation* 1994 ; Poucet, *Rois* 2000 ; Grandazzi, *Penser* 2007).

Il serait toutefois simpliste et dangereux d'envisager deux écoles bien distinctes, où seraient placés d'un côté les « traditionalistes », dits aussi « croyants » ou « fidéistes », et de l'autre les « sceptiques », appelés aussi parfois « incroyants » ou « hypercritiques », voire « agnostiques » ou « mécréants ». Trop d'adjectifs dans cette énumération renvoient à la sphère de la religion et de ses controverses alors qu'il vaudrait mieux rester dans celle de l'histoire et de ses méthodes.

Plus grave, une séparation en deux groupes nettement marqués ne correspond pas à la réalité. En fait, la gamme des formules proposées est très étendue, les chercheurs allant d'un traditionalisme béat et totalement acritique au scepticisme le plus radical. En 1970, Emilio Peruzzi utilisait la tradition un peu comme s'il s'agissait de documents contemporains des faits rapportés, allant jusqu'à retracer avec une extraordinaire assurance les règles onomastiques, les tabous et les conceptions de la société sabine des origines de Rome (*Origini di Roma. I. La famiglia*, Florence, 167 p. ; cf. Poucet, *Sabins ANRW*, 1972, p. 79-80), tandis qu'à l'autre extrémité de la chaîne, si l'on peut ainsi s'exprimer, Moses Finley, en 1987, n'était pas loin de penser que, vu le piètre état de notre documentation, s'occuper des *primordia* était au fond une perte de temps pour l'historien, qui ferait peut-être mieux de s'intéresser à d'autres secteurs de recherche (*L'histoire ancienne et ses sources*, p. 41-67 ; cf. Grandazzi, *Fondation* 1991, p. 82-84).

Je suis pour ma part un sceptique, disons modéré. J'estime que la question des *primordia* est susceptible de nous en apprendre beaucoup, non seulement sur la méthodologie historique en général mais même sur le lointain passé de la Ville. J'ai défendu longuement mon point de vue dans plusieurs publications (voir [la note bibliographique in fine](#)). Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais bien préciser l'optique dans laquelle j'aborde la tradition sur les *primordia*, car il existe beaucoup de lectures possibles des grands textes traditionnels.

C. Des lectures fort différentes de la tradition

Comme tout texte antique ou moderne, les récits traditionnels sont des documents historiques dignes d'intérêt. On peut les lire et les interroger de multiples manières, et ce qu'on en dira dépendra évidemment de la paire de lunettes qu'on aura choisi de chausser.

Dans l'Antiquité même, la geste de Romulus, pour prendre cet exemple, a été racontée pendant plusieurs siècles par de nombreux auteurs et de manières souvent fort différentes. Ce sujet-là, en soi, constitue déjà un vaste domaine d'étude. On peut en effet confronter et comparer les récits en cause pour dresser la liste des informations qu'ils contiennent, dégager

sur cette base les rapports qu'ils ont entre eux, reconstituer éventuellement l'arbre généalogique de la transmission d'une ou de plusieurs notices. Il est également possible, d'étudier en narratologie la manière dont un écrivain structure son récit pour mieux l'intégrer à ses conceptions générales ou aux préoccupations de son époque, possible encore d'examiner les techniques qu'il utilise pour faire de son texte une œuvre d'art répondant aux attentes littéraires de son temps. Bref, on peut retracer l'histoire d'une légende dans l'Antiquité et voir ce qu'elle devient chez chacun des auteurs qui l'a accueillie. Voilà pour l'histoire de la légende dans l'Antiquité.

Mais la chute de l'Empire romain n'a pas mis un terme à l'évolution de la tradition. Les récits sur les origines ont encore connu bien des avatars, une fois le monde antique disparu. Pour ne prendre qu'un exemple, la légende troyenne a rencontré un très vif succès en Occident durant le moyen âge et une partie de l'époque moderne. Son influence fut très importante non seulement sur le plan littéraire mais aussi sur celui de l'idéologie politique (Poucet, *Origines troyennes* 2004).

Il existe également, dans la recherche, des perspectives plus strictement historiographiques encore. On aime beaucoup aujourd'hui faire l'historique d'un sujet ou d'un thème, et l'Antiquité n'échappe pas à cette mode. Bien des travaux actuels retracent la manière dont les chercheurs, du XVIIIe siècle à nos jours, ont envisagé ou tenté de résoudre telle ou telle question (Deux seuls exemples : Mouza Raskolnikoff, *Histoire romaine et critique historique dans l'Europe des Lumières. La naissance de l'hypercritique dans l'historiographie de la Rome antique*, Rome, 1992, 886 p. [Collection de l'École française de Rome, 163] ; Jean-Marie Hannick, *L'époque royale dans l'« Histoire romaine » de Michelet*, dans *Images d'origines. Origines d'une image*, éd. P.-A. Deproost et A. Meurant, Louvain-la-Neuve, 2004, p. 157-173).

Bref, on peut faire l'histoire d'une légende dans l'antiquité, au moyen âge, aux temps modernes ou à l'époque contemporaine, voir aussi comment, au fil des siècles, sur le long terme, les chercheurs ont abordé tel ou tel sujet, et *tout cela sans se poser la question de savoir si les récits que l'on étudie conservent ou non le souvenir d'événements authentiques*.

On peut encore s'intéresser au contenu même des récits dans une perspective différente, qui est cette fois d'ordre comparatif.

Reprenons l'exemple de la geste de Romulus. Les motifs qui la constituent peuvent être rapprochés, à des fins comparatives, de motifs du même type présents dans d'autres récits, ces derniers n'appartenant pas nécessairement à l'univers romain mais pouvant provenir de toutes sortes de cultures. Ainsi la naissance des jumeaux fondateurs de Rome

présente-t-elle des correspondances avec celle d'autres fondateurs de villes, de religions ou d'empires (Meurant, *Gémellité* 2000) ; la mort de Rémus sous les coups de Romulus fait penser au meurtre d'Abel par Caïn et évoque plus largement le motif bien connu des « frères ennemis » (Meurant, *Caïn* 2002) ; les notices où Denys d'Halicarnasse (II, 56, 3-4) et Plutarque (*Rom.*, 27, 6) mentionnent le meurtre et le démembrement de Romulus par les sénateurs romains qui s'en approprient chacun un fragment, ramènent à l'esprit des histoires de démembrement d'un corps royal signalées dans la mythologie, l'ethnographie et la légende (Carandini, *Archeologia*, 2002, p. 211-216). Et il ne s'agit pas toujours de détails isolés ; des récits relativement larges figurant dans la tradition peuvent aussi être rapprochés de schémas entiers repérés chez d'autres peuples et présentant une structure voisine. Les travaux de Georges Dumézil et d'autres comparatistes illustrent ce type de recherches en le centrant sur le domaine indo-européen (Poucet, *Rois* 2000, 371-449 ; Poucet, *Georges Dumézil* 2002, 163-187 + série d'articles dans [FEC 3, 2002](#)).

Mais, ici encore, *repérer dans d'autres cultures, par la comparaison typologique ou génétique, des motifs ou des schémas parallèles aux données romaines ne permet pas en soi de porter un jugement d'historicité*. Les os de Bouddha sont censés avoir été distribués et conservés comme des reliques (Carandini, *Archeologia* 2002, p. 214), et le corps du roi norvégien Halfdan le Noir fut, à la fin du IXe siècle de notre ère, coupé en quatre morceaux pour être enterré dans les quatre parties de son royaume (*ibidem*, p. 215-216). Pareils rapprochements, pour intéressants qu'ils soient, ne nous autorisent pas à considérer comme une réalité historique le meurtre et le démembrement de Romulus par les sénateurs romains.

On peut aussi aborder les textes traditionnels dans d'autres perspectives. Les lire par pur agrément, pour se détendre en quelque sorte, parce que ce sont des récits captivants. Y puiser des raisons de fierté nationale, en tirer un enseignement symbolique ou pratique, y trouver un message ou un guide, les considérer même à la limite comme des textes fondateurs d'une culture, et *toujours sans se poser de question sur leur historicité*.

Ainsi, la légende des origines et des premiers siècles de Rome contient nombres de récits hauts en couleurs : ils ont séduit des générations entières, font partie de l'imaginaire occidental et sont encore susceptibles d'intéresser beaucoup de monde, et pas seulement des enfants. Bien des hommes d'État (Napoléon, Mobutu) ou des penseurs (Machiavel) ont lu Tite-Live ou Plutarque un peu comme des exemples de gouvernance (bonne ou mauvaise), *sans nécessairement s'interroger sur l'historicité de ce qu'ils y trouvaient*.

Et si j'osais élargir le sujet en parlant des livres sacrés, je dirais que les Juifs croyants lisent l'histoire d'Abraham, celle de Moïse et de l'Exode, ou celle de la conquête militaire du

pays de Canaan par Josué sans se préoccuper le moins du monde de l'historicité de ces événements : la Vérité de la Torah n'est pas pour eux dans l'Histoire. Pas plus d'ailleurs que la Vérité du Coran : un texte que la majorité des musulmans apprennent, récitent et dont ils s'inspirent, sans avoir la moindre idée de la manière dont il s'est constitué, et en étant profondément convaincus qu'ils lisent la Parole de Dieu que l'ange Gabriel a fait « descendre » sur le Prophète.

Toutes ces approches sont respectables, et il n'est pas question, pour le chercheur, d'établir entre elles de hiérarchie.

Il existe donc des textes, qu'on pourrait appeler « fondateurs », parce qu'ils sont étroitement liés à l'origine d'une culture. Ils se présentent souvent sous les couleurs de l'Histoire, et la gamme de leurs lecteurs est très large, du passionné de beaux récits au fondamentaliste religieux, en passant par le narratologue, le moraliste, l'historien des légendes, le comparatiste, pour ne prendre que ces exemples. Personne ne jugera inapproprié, pensons-nous, de nous voir ranger la tradition sur les *primordia* parmi ces « textes fondateurs ».

D. À la recherche de l'histoire authentique

Dans ce concert d'approches si variées, il reste – du moins nous l'espérons – une place pour l'historien qui se pose la question du rapport de ces textes à l'histoire. Après tout, cet historien a, lui aussi, le droit de lire ces textes dans une perspective qui lui est propre, de les interroger pour savoir s'ils véhiculent ou non de l'histoire authentique, le droit en d'autres termes de se demander si les événements se sont réellement passés comme le racontent les récits traditionnels.

Il ne s'agit donc plus de retracer l'histoire des textes, ni de les comparer à d'autres, ni de les lire pour se distraire ou pour en dégager des éléments de fierté nationale, ni d'y chercher un quelconque message, aussi noble et vital soit-il. La perspective est différente. L'approche des textes aussi le sera, et donc les méthodes à mettre en œuvre. Il importe toujours d'avoir à l'esprit une conscience claire du plan sur lequel on évolue.

La question de l'historicité de la tradition sur les *primordia* a toujours eu un sens dans la culture intellectuelle de l'Occident. Les Romains déjà se demandaient où placer la ligne de démarcation entre *facta* et *ficta*, les faits et la fiction (p. ex. Liv., *Praef.* 6) ; et la question n'a cessé d'occuper les chercheurs, de Perizonius et Louis de Beaufort à nos jours.

Elle reste encore aujourd'hui d'actualité. Deux choses me confortent dans cette conviction. Il y a, on l'a évoqué plus haut, le traditionalisme radical que prône l'école d'Andrea Carandini. Il y a aussi, dans un tout autre secteur géographique, les travaux récents des archéologues et historiens israéliens, dont les résultats remettent en question, indirectement mais fermement, sans tabous, la valeur historique de plusieurs livres de l'Ancien Testament. On les retrouvera [plus loin](#). Le spécialiste des origines de Rome peut donc, me semble-t-il, s'estimer autorisé, encore aujourd'hui, à se poser la question de l'historicité des récits traditionnels. Les événements rapportés par la tradition à propos de Romulus sont-ils authentiques ? Les choses se sont-elles réellement passées comme le racontent les auteurs anciens ?

Mais commençons par le commencement.

La critique historique nous apprend que pour établir l'historicité d'un événement, l'examen des sources et de leur valeur est primordial. En l'occurrence, quelles sont nos sources ?

E. Les caractéristiques de la tradition littéraire

Avant l'entrée en scène massive de l'archéologie, nos sources consistaient essentiellement en des textes littéraires, *très tardifs* par rapport aux événements qu'ils sont censés raconter. C'est une première caractéristique de la tradition. Quelques mots à ce sujet.

a) L'énorme distance entre les événements et leur mise par écrit

Notre tradition sur les origines et les premiers siècles de Rome est constituée essentiellement par des textes littéraires, qu'il s'agisse de poètes (comme Virgile ou Ovide), d'érudits (comme Varron ou Festus), ou d'historiens (comme Tite-Live, Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Plutarque). Dans l'antiquité, l'histoire aussi est un genre littéraire.

Les écrits des historiens comme Tite-Live et Denys d'Halicarnasse sont donc des textes littéraires, comme ceux de César et de Tacite. Mais le problème des sources ne se pose pas de la même manière pour tous les historiens antiques. César a vécu les événements qu'il rapporte dans la *Guerre des Gaules*, et Tacite était un contemporain (ou presque) des personnages qu'il met en scène dans les *Annales* et les *Histoires*. Par contre les récits de Cicéron, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse ou Plutarque sur les *primordia* sont séparés par plusieurs siècles des faits qu'ils rapportent. Cet écart chronologique est une donnée importante du problème : elle mérite un bref développement.

Les auteurs qui viennent d'être cités et qui traitent des *primordia* datent de la fin de la République et du début de l'Empire, en gros du Ier siècle avant au IIème siècle après. Avant eux, Rome avait connu d'autres historiens (qu'on appelle annalistes), mais ces prédécesseurs ne sont ni très nombreux, ni très anciens, et on n'a d'ailleurs conservé de leurs œuvres que de pauvres fragments. Le plus ancien de ces annalistes est Fabius Pictor, actif vers -210. Il est le premier en milieu romain à avoir composé un récit suivi sur les débuts de Rome. La date de 210 avant notre ère marque donc une sorte de début absolu dans l'historiographie latine.

Ces annalistes ont été utilisés par leurs continuateurs, mais nous ne savons pas exactement dans quelle mesure. Et comme les informations dont nous disposons sur les uns et les autres sont très fragmentaires, nous ne pouvons réellement nous baser – ne l'oublions jamais – que sur des sources de l'extrême fin de la République et des débuts de l'Empire.

Voyons maintenant l'autre extrémité de la chaîne : à quel moment placer les débuts de Rome ?

Si l'on fait abstraction d'une très faible occupation à la période de la pierre, les premières traces, quelque peu étoffées, d'habitat sur le site remontent au XVIe siècle avant (c'est la civilisation apenninique du bronze), mais les archéologues privilégient avec raison les tombes à incinération du Forum et du Palatin de l'époque du fer qu'ils datent des Xe-IXe siècles. Ces tombes représentent les premières manifestations d'une culture, qu'on appelle la culture latiale et qui va se développer sans solution de continuité jusqu'en pleine époque historique. Il est donc assez tentant et assez normal de situer à cette époque (Xe-IXe siècle) les débuts de l'habitat qui devait s'appeler Rome.

Des siècles séparent donc les *primordia* de ces premières mises par écrit. C'est beaucoup pour qu'on puisse supposer que le récit de faits réels ait pu se conserver et se transmettre fidèlement. Sans compter (autre élément défavorable) que jusqu'à la fin du VIIe siècle (\pm 630), Rome ne connaissait pas l'écriture. Sans compter aussi – ce qui complique encore la situation, – que nous ignorons pratiquement tout de la manière dont, pendant toute cette période, d'éventuels souvenirs historiques auraient pu se conserver et se transmettre en milieu romain. Il existe bien quelques témoignages grecs, anciens mais insignifiants et sans véritable portée : ce sont des jeux d'érudits sur le nom de la ville et celui de son fondateur.

Dans de pareilles conditions, force est de conclure que nos récits sur les débuts de Rome doivent reposer, pour l'essentiel, sur ce qu'on appelle la tradition orale. Or l'expérience que nous avons des cultures orales, notamment africaines, montre que ce type de tradition n'est pas un véhicule fiable pour la transmission d'un savoir historique organisé et structuré. Dans aucune société humaine, il n'existe de cas où (je pèse mes mots) une masse considérable

et structurée de souvenirs *historiques*¹, authentiques et détaillés, a pu, sur une durée de plusieurs siècles, au fil des générations successives, se constituer, se compléter et se transmettre oralement, d'une manière suffisamment fidèle, c'est-à-dire sans déformations fondamentales et sans déperditions graves de sens ou de contenu.

b) La nature, le contenu et l'évolution de la tradition littéraire

D'autres éléments encore alimentent notre suspicion : il s'agit cette fois de la nature, du contenu et de l'évolution de cette tradition, une tradition qui, depuis sa mise par écrit jusqu'à la fin de l'Antiquité n'a cessé de se transformer, en passant d'un auteur à l'autre.

Comment évoluait-elle et de quoi est-elle constituée ?

Très schématiquement, on peut presque dire qu'un auteur reprend le récit qu'il trouve chez son ou ses prédécesseur(s), non pas pour en faire ce que nous appellerions aujourd'hui une critique précise visant à mieux cerner la réalité du passé, mais pour compléter ce récit, le corriger, le développer, le retravailler, parfois très largement d'ailleurs. Et en fonction de quoi ? Non pas de documents nouveaux (on ne s'intéressait guère alors à ce que nous appelons les documents), mais en fonction de ses positions personnelles, des intérêts de son milieu, des préoccupations de son époque. Tous éléments qui ne nous poussent guère à porter un jugement positif sur l'historicité de la tradition.

De quoi maintenant se compose-t-elle ? L'analyse permet de dégager les constituants principaux de la tradition, que je me limite ici à énumérer (plus de détail sur les questions de composition dans Poucet, *Origines* 1985, 171-232 ; Poucet, *Rois* 2000, 241-449) : du merveilleux, des récits reposant tantôt sur des schémas indo-européens tantôt sur des motifs ethnographiques, tantôt sur des éléments repris à la littérature grecque, des anachronismes monstrueux, de très nombreuses étiologies de toute nature (politiques, généalogiques, ou idéologiques). Et tout cela engendre de multiples variantes, pour ne pas dire de multiples contradictions. Il existe bien dans la tradition un schéma de base, avec des motifs qu'on a pu appeler « classés » parce qu'on les retrouve généralement dans tous les récits (par exemple Poucet, *Rois* 2000, p. 57-68), mais il est vraiment très élémentaire (sept rois par exemple, qui se succèdent toujours dans le même ordre). Mais cela étant dit, la règle est la variété : sur de très nombreux points, la tradition avance des positions très différentes, voire contradictoires. La même réalité ou le même fait sera placé à des moments différents et attribué à des personnes différentes.

¹ On parle ici d'événements, non de mythes, de récits épiques ou de rituels, où les problèmes se posent autrement. Pour quelques considérations sur la tradition orale, cf. notamment Poucet, *Origines* 1985, p. 65-70.

Quelques exemples rapides. Vous croyez peut-être que Romulus est le fondateur de Rome : c'est effectivement la version la plus répandue, mais il existe aussi des récits qui placent à l'origine de la ville des Grecs ou des Troyens, avec des fondateurs nommément cités : Rhomos, Rhomis, voire une femme Rhomê. Énée même apparaît parmi les fondateurs, peut-être même Ulysse. Vous pensez peut-être que 754 est la date de la fondation de Rome : c'est effectivement celle qui figure dans nos manuels. Elle fut imposée par Varron à la fin de la République, mais il en existe beaucoup d'autres, qui vont du XIIe siècle jusqu'en 729/728. Vous croyez peut-être que Romulus a tué son frère Rémus : c'est une version parmi d'autres ; Rémus serait mort accidentellement dans une bagarre, ou il aurait été tué par Céler qui aurait mal compris un ordre de Romulus ; plus curieux même Rémus aurait survécu à Romulus. La variété touche tous les secteurs du récit : vous vous intéressez au nombre exact de Sabines enlevées ? Vous aurez le choix entre 30, 527 ou 684.

Pour utiliser une comparaison un rien prosaïque, la tradition sur les origines, avec l'extraordinaire variété de formes, de sujets et de contenus qui la caractérise, se présente un peu comme un supermarché, un grand bazar où l'on trouve de tout. Et cela devient même parfois une sorte de libre-service, dans lequel – j'exagère à peine – les chercheurs vont se promener en choisissant dans les rayons ce qui les intéresse, entendez ce dont ils ont besoin dans leurs interprétations ou leurs reconstructions. Chacun peut y faire son marché en fonction de ce qu'il a par ailleurs à l'esprit ou de ce qu'il veut démontrer.

F. Un principe de base : la suspicion

Toutes ces caractéristiques de la tradition ne peuvent qu'amener le chercheur à faire un constat et à poser un principe. Le *constat*, c'est que la tradition renferme de très nombreux éléments qui ne peuvent pas relever de l'histoire « authentique ». Le *principe*, c'est que, quand on pose la question de l'historicité des récits littéraires de ce type, *la suspicion doit être de mise a priori*.

En d'autres termes, l'attitude d'un chercheur qui veut respecter les règles élémentaires de la critique historique ne peut être *au départ* que *le doute systématique* à l'égard de l'historicité des informations que la tradition véhicule sur les origines lointaines de la Ville, quelle qu'en soit l'origine (annalistique, érudite ou poétique) et si abondantes et si précises soient-elles. Ce scepticisme de base ne relève pas d'un postulat, au sens que donne au mot le dictionnaire (« principe premier, indémontrable ou indémontré »). C'est une conclusion raisonnée et raisonnable qui découle de ce que nous savons de la nature et des caractéristiques de la tradition.

Mais attention ! Tout cela ne nous autorise pas à penser qu'aucune des notices traditionnelles ne peut véhiculer de l'histoire authentique. Certaines d'entre elles pourraient transmettre des informations dignes de foi. On ne peut pas l'exclure. Se pose dès lors la nécessité d'une évaluation au cas par cas et surtout d'une grande exigence dans ce travail : on ne pourra conclure à l'historicité du contenu d'une notice qu'au terme d'une critique serrée, minutieuse et sans complaisance.

Bref, l'historien moderne ne peut pas aborder les récits anciens sur les *primordia* avec les critères qu'il applique aux écrits d'historiens comme César, Tacite ou Ammien-Marcellin, qui ont eux-mêmes vécu les événements qu'ils racontent ou qui n'en sont pas trop éloignés. Cet historien moderne des origines de Rome songera plutôt à la manière dont ses confrères abordent la question de l'historicité de ce qui est raconté sur les débuts d'autres cultures : qu'il s'agisse de l'histoire primitive du Japon dans les premières œuvres japonaises (comme le *Kojiki* ou le *Nihongi*), ou de celle de la Chine et de ses premiers souverains dans les récits des anciens historiens chinois (par exemple *Les Mémoires historiques* de Sseu-ma Ts'ien), ou des débuts du peuple Maya-Quiché dans le *Popol Vuh*, pour ne pas parler de l'histoire primitive d'Israël. Loin de moi la tentation de faire des amalgames contestables entre Rome et les cultures que je viens d'évoquer, mais elles ont toutes au moins un point en commun : en ce qui concerne leurs origines, des siècles de distance séparent les premiers récits conservés des événements qu'ils sont censés raconter.

La question est alors : « comment faire pour identifier dans la tradition un éventuel contenu historique ? ». La réponse selon moi est simple : « en confrontant le récit traditionnel à des données qui lui sont *extérieures* et en discutant chaque correspondance repérée qui présenterait un intérêt ».

G. La confrontation à des disciplines extérieures à la tradition, dont l'archéologie

Et cette confrontation est possible. En effet, les historiens ont à leur disposition des données provenant de la linguistique, de la religion, de l'anthropologie, du comparatisme, mais surtout de l'archéologie (Poucet, *Origines* 1985, 73-166 ; Poucet, *Rois* 2000, 147-189). Et dans la confrontation du récit traditionnel à *des informations extérieures*, les découvertes archéologiques sont évidemment privilégiées, parce qu'elles sont *de facto* toujours extérieures au récit.

Ces confrontations permettront-elles, là où elles existent, de poser des diagnostics d'historicité valables ? C'est en principe tout à fait concevable, mais la confrontation archéologie - tradition ne peut pas se faire n'importe comment. C'est qu'on voit parfois

utiliser avec une certaine désinvolture, dans les discussions modernes sur les rapports des textes et de l'archéologie, les mots « convergence », « vérification », « confrontation », « validation », voire « confirmation ». Quelques mots s'imposent à ce propos.

H. À quelle condition l'archéologie peut-elle vérifier, voire confirmer, l'historicité de la tradition littéraire ?

En gros, deux situations différentes peuvent se présenter, qu'il faut soigneusement distinguer.

Dans un certain nombre de cas, on se trouve devant un système structuré de données archéologiques qui, *indépendamment de la tradition*, suggèrent fortement, voire imposent une vue déterminée des choses. L'archéologie peut alors valablement *confirmer* ou *infirmer* la tradition.

Je prends trois exemples. L'archéologie révèle indiscutablement, *à elle seule*, (a) la substantielle identité culturelle de Rome, de Lavinium et des monts Albains à la phase latiale I (en gros les Xe et IXe siècles), ou (b) la réalité d'une influence grecque importante et précoce (dès le VIIIe siècle) sur Rome et le Latium, ou encore (3) une influence étrusque massive sur Rome dès la fin du VIIe siècle. Dans des cas de ce genre, on peut, en bonne méthode, invoquer l'archéologie pour ou contre la tradition. En l'espèce, en (a), l'historien constatera valablement que l'archéologie *contredit* le récit traditionnel qui, lui, sépare de plusieurs siècles (tantôt trois, tantôt quatre) les débuts de Lavinium et les débuts de Rome ; en (b), l'historien constatera, valablement toujours, que le récit traditionnel *ne laisse pas apparaître grand-chose* de la profonde influence grecque sur la Rome du VIIIe siècle dont l'archéologie retrouve la trace ; en (c), il constatera, valablement encore, que l'archéologie et la tradition *se recourent* pour ce qui est de l'influence étrusque massive sur Rome dès la fin du VIIe siècle.

Mais ce sont là des situations privilégiées et rares. Les cas les plus fréquents sont ceux où l'archéologie livre, non plus des systèmes structurés, mais des données de détail, isolées et « ouvertes », c'est-à-dire qui doivent être interprétées, l'archéologie elle-même n'imposant pas une interprétation évidente.

Dans ces situations « ouvertes », il peut se faire qu'une des interprétations possibles aille dans le sens du récit traditionnel, compte tenu – je viens d'évoquer la chose en parlant de supermarché et de bazar – de la grande variété des informations que livre la tradition. L'archéologue, désireux d'interpréter une découverte et de lui donner un sens, est souvent tenté alors de céder à la suggestion de la tradition littéraire, et d'y puiser de quoi interpréter la fouille.

Mais soyons clairs : une interprétation ainsi obtenue peut difficilement être présentée comme une « rencontre », une « convergence » entre archéologie et tradition. Ce serait appliquer le principe de l'auberge espagnole : on retrouve dans la documentation archéologique, non pas ce qui y figure, mais ce qu'on y a amené en le prenant dans la tradition. Premier danger.

Un second danger, plus grave encore et très courant, serait d'interpréter cette prétendue « convergence » comme une « confirmation » par l'archéologie de la tradition littéraire. On entre alors dans le cercle vicieux (Poucet, *Grands travaux*, 1992), car ce n'est pas l'archéologie qui confirme la tradition, mais la tradition qui se confirme elle-même. Passons maintenant à l'examen de quelques cas.

II. Deuxième partie : trois brefs exemples

La deuxième partie présentera brièvement trois exemples discutables de rapports « archéologie, tradition et histoire », et se terminera par le rappel de quelques points de méthode.

A. *L'archéologie en terre biblique*

Le premier exemple ne traite pas des origines de Rome. Il est emprunté à la Bible, mais il est exemplatif en ce qu'il fait bien apparaître les faiblesses et les erreurs de rapprochements trop rapides et mal fondés entre disciplines.

Vous savez que l'archéologie dite biblique prit naissance au XIXe siècle, en réaction à certaines formes d'exégèse « rationalistes » jugées dangereuses par les milieux religieux. Son objectif – déclaré – était de découvrir des indices archéologiques prouvant ou au moins confortant l'historicité de la Bible.

Cette archéologie fut à l'origine de progrès considérables, comme l'établissement des premières cartes de correspondances entre les sites modernes et les sites bibliques, ainsi que l'ouverture un peu partout de fouilles systématiques très fructueuses². Mais l'état d'esprit des

² Pour prendre l'exemple du monde francophone, l'*École pratique d'études bibliques*, qui deviendra en 1920 l'*École biblique et archéologique française de Jérusalem*, fut fondée à Jérusalem en 1890 par le Père Lagrange, un dominicain. Cette institution jouera un rôle important, essentiellement en matière d'exégèse. Ainsi son « produit phare », *La Bible de Jérusalem*, sera la première Bible catholique pourvue d'abondantes notes de commentaire, où les biblistes tenteront d'intégrer les découvertes scientifiques, topographiques, épigraphiques ou archéologiques, persuadés qu'il ne pouvait pas exister d'opposition fondamentale entre la foi catholique et les progrès de la science. Le fondateur rencontrera toutefois bien des difficultés avec sa hiérarchie, et cela sous

fouilleurs de l'époque, catholiques ou protestants, qui entendaient montrer que la Bible disait vrai et qui travaillaient, comme on l'a dit, « la pioche dans une main et la Bible dans l'autre », ne pouvait que perturber et la recherche et les résultats : lorsqu'on fouille en cherchant des « confirmations archéologiques » de ce qu'on a par ailleurs à l'esprit, on en trouve assez facilement, compte tenu précisément du caractère « ouvert » de la plupart des données archéologiques d'une part, de la suggestion fascinante et de la richesse du texte de l'autre³.

Prenons le cas d'Abraham, le premier patriarche. D'après la *Genèse* (XI, 31), il serait parti d'Ur en Chaldée, au début du IIe millénaire (dans la chronologie biblique). Pendant très longtemps, personne ne fut capable de situer Ur sur la carte : on savait la Chaldée en Mésopotamie, c'était tout. Le site correspondant (Tell Al-Muqayyar, dans l'actuel Iraq) fut identifié dès le milieu du XIXe siècle, mais les fouilles scientifiques ne commencèrent vraiment qu'en 1922. Leonard Woolley y mit au jour une capitale puissante, riche, colorée et active. Le fouilleur n'avait aucun doute sur l'existence historique du patriarche au début du IIe millénaire avant notre ère. Dans son esprit, la découverte de la cité d'Ur devenait une preuve de la véracité de la Bible et confirmait l'existence historique du patriarche.

Autre exemple, toujours à propos d'Abraham : la Bible (*Genèse*, XVI) mentionne le geste de Sarah, la femme stérile du patriarche, cédant sa servante à son mari pour qu'il puisse en avoir un enfant. Or figuraient dans les textes cunéiformes de cette région et du IIe millénaire des récits où une femme stérile donne sa servante à son mari pour lui procurer une descendance. Ils ne citaient pas nommément Abraham et Sarah, mais on vit dans cette documentation *extérieure et indépendante* une confirmation historique du texte biblique. Jusqu'au moment où on trouva plusieurs autres récits de ce type n'appartenant pas au IIe millénaire. On réalisa alors qu'on était en présence d'un motif ethnographique récurrent et que la Bible utilisait une histoire très répandue dans toute la région. Dans ce cas comme dans le précédent, on ne pouvait donc pas parler d'une confirmation, par des sources *extérieures et indépendantes*, de l'historicité de l'Abraham biblique, de la date de son départ et de ses problèmes familiaux.

On pourrait aligner bien d'autres exemples de ces « convergences » interprétées comme autant de « confirmations ». Je ne le ferai pas, mais il est clair que pour ceux qui travaillaient en Terre Sainte, la Bible était au centre de leurs préoccupations : ils partaient

quatre papes différents (Bernard Montagnes, *Marie-Joseph Lagrange. Une biographie critique*, Paris, 2004, 625 p.). Mais cette fondation française n'est qu'un élément d'un vaste ensemble d'activités.

³ En 1955, Werner Keller écrivit en allemand sous le titre (*Und die Bibel hat doch Recht*) un livre qui est en réalité l'histoire d'un siècle de recherches dans la perspective de l'archéologie biblique. L'ouvrage rencontra un énorme succès : 22 millions d'exemplaires et des traductions en 24 langues (rien qu'en français il fut publié en 1962, en 1975, 1980, 1996 et en 2005, sous un titre moins suggestif : « *La Bible arrachée aux sables* »).

d'elle pour entamer leurs recherches, revenaient à elle pour interpréter ce qu'ils avaient trouvé et ne pouvaient évidemment que constater que la Bible disait le Vrai⁴.

Cette optique très particulière de l'archéologie dite biblique, dont on mettra longtemps à sortir, n'a d'ailleurs pas encore totalement disparu. Toutefois on assiste aujourd'hui à l'apparition d'une nouvelle génération de chercheurs qui veulent faire de l'archéologie en Terre Sainte une discipline scientifique réellement *indépendante de la Bible*. Leur objectif n'est plus de montrer l'historicité du texte sacré, mais d'interpréter le matériel découvert en le laissant parler, en l'éclairant par toutes les autres informations en notre possession sur le Proche-Orient et sans accorder à la Bible un statut informatif supérieur à celui des autres sources⁵.

Pareille manière de procéder peut sembler banale, et on se surprend à penser qu'elle aurait toujours dû être appliquée. Il n'en fut pourtant rien, et cette approche nouvelle et récente de l'archéologie en terre biblique apparaît presque à certains comme une révolution méthodologique. En tout cas, les résultats obtenus, qui sont révolutionnaires, sont parfois très mal perçus. Comme ils remettent en question, sans tabous, la valeur historique de plusieurs livres importants de l'Ancien Testament, et qu'ils donnent une vision profondément décapante d'histoires aussi fameuses que les errances des Patriarches, l'Exode d'Égypte, la guerre-éclair de Josué avec la conquête de Canaan, pour ne pas parler des glorieux empires de David et de Salomon, ils dérangent car ils ne collent pas à l'idéologie dominante, qu'elle soit politique ou religieuse. Il faut dire que les enjeux en archéologie biblique sont autrement plus importants qu'en archéologie romaine.

B. La dualité du rite funéraire dans les primordia

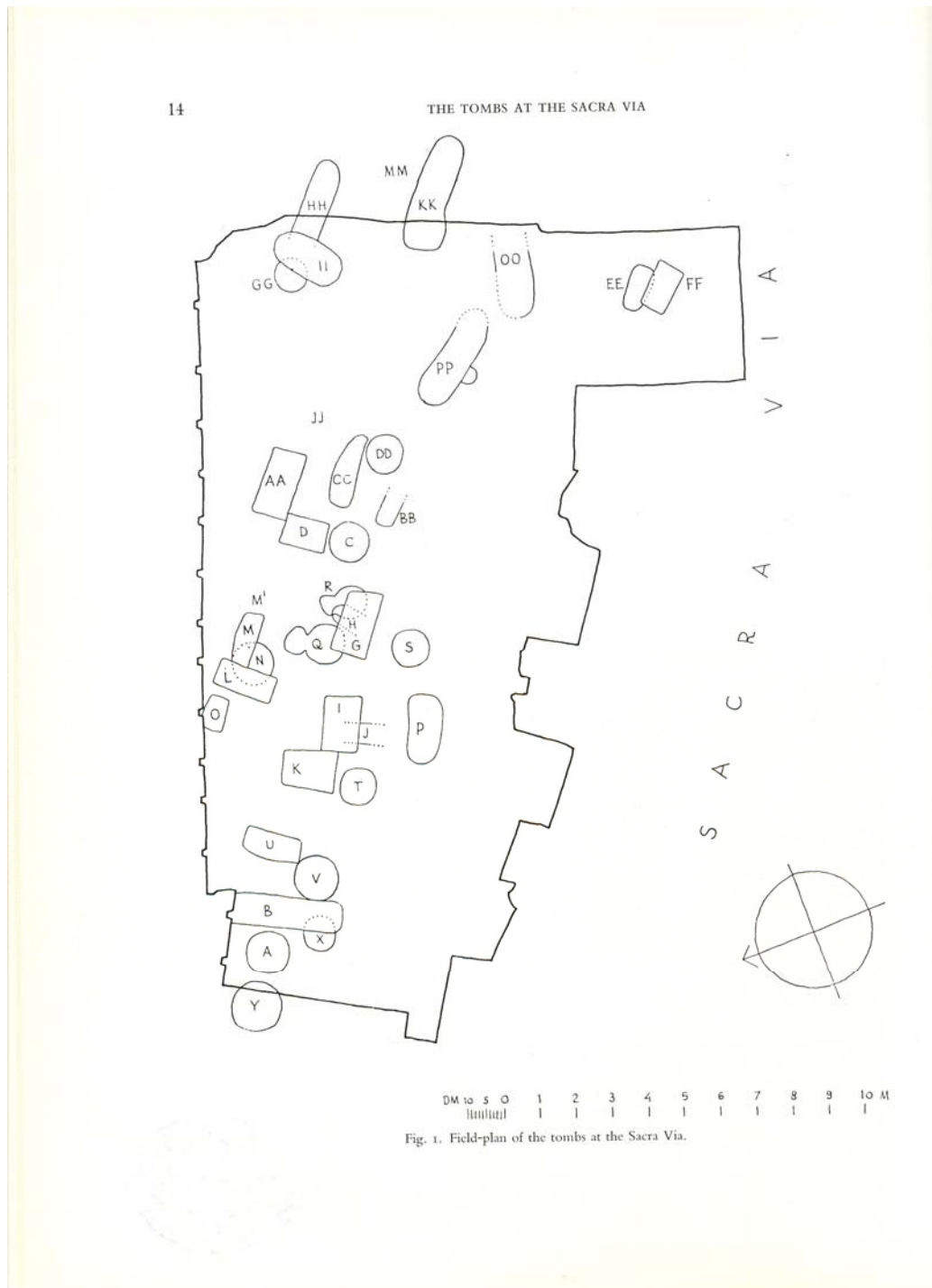
Mais laissons la Bible pour revenir à Rome, avec un exemple très éclairant lui aussi sur le plan de la méthode.

Dans la Rome primordiale, les archéologues du siècle dernier avaient repéré la présence de deux rites funéraires différents : l'inhumation et l'incinération.

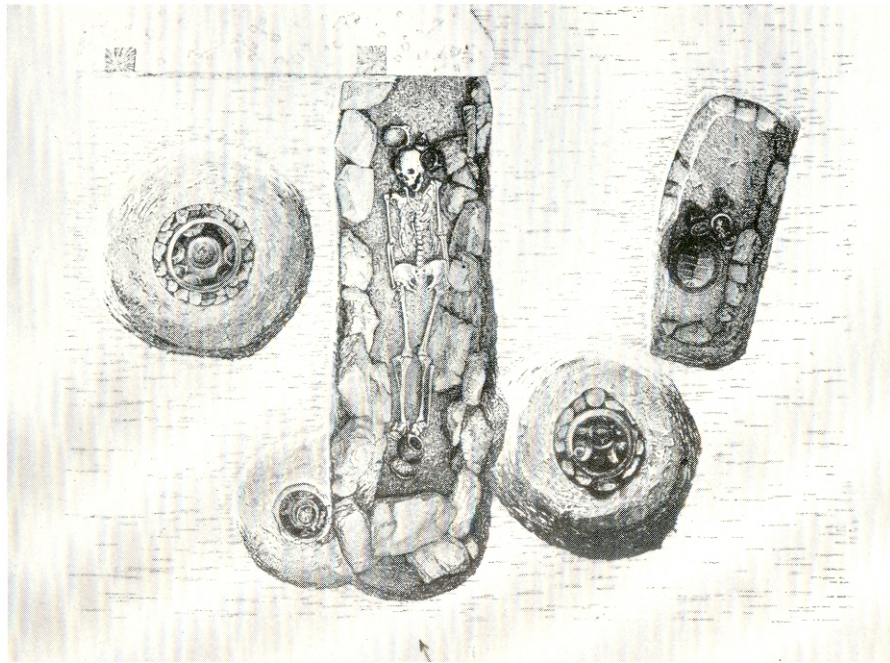
⁴ Pour donner un exemple exagéré et un peu ridicule, on dira qu'il aurait presque suffi à certains fouilleurs de mettre la main sur du matériel de pêcheur dans une maison du Ier siècle autour du lac de Tibériade pour qu'ils se sentent autorisés à conclure qu'ils avaient découvert la maison familiale de saint Pierre et de son frère André.

⁵ I. Finkelstein, N.A. Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, 2002, 432 p.; I. Finkelstein, N.A. Silberman, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et Salomon*, Paris, 2006, 322 p.; I. Finkelstein, *Un archéologue au pays de la Bible*, Paris, 2008, 220 p.; M. Liverani, *Oltre la Bibbia. Storia antica di Israele*, Rome-Bari, 2003, 510 p. (Storia e Società); J. Laughlin, *Archaeology and the Bible*, Londres-New York, 2000, 196 p., et bien d'autres encore... Cf. la synthèse de J.M. Blázquez, *El Mediterráneo. Historia, arqueología, religión, arte*, Madrid, 2006, 445 p. Le chapitre II (p. 39-76) est intitulé *La arqueología israelita y la historicidad de los libros del Antiguo Testamento*.

La nécropole dite de la *uia sacra* au Forum romain en constitue un bel exemple. Comme le montrent les deux illustrations suivantes, les tombes d'inhumants et d'incinérants s'entremêlent sur un petit espace.



Rome - Forum - Nécropole de la *uia sacra* (vue générale) (Gjerstad, *ER*, II, Lund, 1956, p. 14, fig. 1)
 Tombes « à fosse » (inhumation) et tombes « à puits » (incinération).



Rome - Forum - Nécropole de la *uia sacra* (vue générale) (Gjerstad, *ER*, II, Lund, 1956, p. 24, fig. 11). On voit que certaines d'entre elles se recourent.

De son côté la tradition littéraire racontait que l'enlèvement des Sabines avait provoqué une guerre violente entre les Romains et les Sabins et que l'affaire s'était conclue par une étroite fusion des deux peuples. Pareille « rencontre » entre l'archéologie et les textes pouvait apparaître massive et indiscutable. Rien d'étonnant dès lors que pendant longtemps, la présence de ce rite funéraire double fut interprétée comme une « confirmation archéologique » de la dualité ethnique placée par la tradition aux origines de Rome. On identifia les incinérants aux Romains et les inhumants aux Sabins. On n'en resta d'ailleurs pas là – car nouvelle étape, classique dans ce type de raisonnement – on en conclut que le récit annalistique disait donc la vérité et qu'on pouvait croire à son historicité, sur la question de l'affaire sabine et... sur beaucoup d'autres points aussi, car il était tentant d'élargir largement la conclusion.

Et pourtant. Si on réfléchit au point de départ, une différence de rite funéraire peut avoir diverses causes : recherche d'identité gentilice ou familiale, conceptions philosophico-religieuses, populations différentes, étalement des dépositions dans le temps. Mais en l'occurrence la suggestion de la tradition littéraire était telle que la découverte archéologique fut interprétée à *la lumière de la tradition* et qu'on n'éprouva même pas le besoin d'explorer d'autres pistes.

Jusqu'au moment où les progrès de l'archéologie montrèrent à l'évidence que la dualité du rite funéraire s'expliquait par la chronologie. Les modes funéraires avaient évolué : d'abord incinération seule, puis incinération et inhumation mêlées, puis inhumation. Cette évolution avait pris des siècles (cf. sur cette question Poucet, *Sabins* 1972, p. 64-66).

Bref, on avait rapproché abusivement une donnée archéologique et une donnée de la tradition littéraire, en établissant entre elles non seulement une « convergence », mais une véritable « équivalence », interprétée une fois de plus comme une « confirmation » et comme le signe évident de l'historicité du récit traditionnel. Aujourd'hui on a heureusement abandonné cette identification des incinérants aux Romains et des inhumants aux Sabins.

C. La reconstruction historique d'Einar Gjerstad

Passons à un troisième exemple de rapprochements abusifs proposés par des archéologues et conduisant à des conclusions historiques hasardeuses. Dans les années 1960 et 1970, le suédois Einar Gjerstad, grand spécialiste de l'archéologie de la Rome primitive, voulut lui aussi passer de l'archéologie à l'histoire sans les précautions nécessaires (présentation de Gjerstad, *Early Rome* 1953-1973, chez Poucet, *Nouvelle histoire*, 1975). De quoi s'agit-il ?

Ses recherches lui avaient montré que les environs de 575 a.C. marquaient dans le développement de Rome une étape fondamentale. À cette date, les villages de la période précédente, dite préurbaine, fusionnent ; le Forum reçoit un véritable pavement et peut jouer le rôle d'une place publique digne de ce nom ; des constructions en pierre remplacent les cabanes primitives. Dans ces transformations urbanistiques autour de 575, l'archéologue suédois vit le début d'une nouvelle période, qu'il appela celle de la *Cité archaïque*. Jusqu'ici, pas de problème : l'archéologue proposait une classification archéologique.

Mais les choses se gâtèrent lorsqu'il se mit à *interpréter à sa manière* le matériel. En fait il « décréta » (il n'y a pas à mon avis d'autre mot) que les transformations urbanistiques décelées autour de 575 par l'archéologie constituaient la Fondation de Rome (avec un F majuscule) et que 575 devait donc marquer le début de ce qui, dans la tradition littéraire, était la Royauté. Je n'insisterai pas sur les détails de sa reconstruction historique et sur les adaptations et les manipulations importantes qu'il fut amené à opérer dans la liste des rois et dans la chronologie royale. Ainsi pour lui, Romulus et Titus Tatius, purement légendaires, ne comptaient pas, les seuls rois authentiques et historiques étaient leurs six successeurs, à partir de Numa, et la période royale se terminait en 450. Plus personne ne croit aujourd'hui à cette reconstruction.

L'erreur du savant fut moins de *se focaliser sur une donnée archéologique importante* que de *l'interpréter en la mettant arbitrairement en rapport avec une donnée, importante elle aussi, de la tradition littéraire mais très difficile à définir concrètement, à savoir la Fondation de Rome.*

D. Un rappel de quelques points de méthode

Une grande prudence doit être de mise lorsqu'on veut rapprocher l'archéologie et les textes pour reconstruire l'histoire. Certains fouilleurs utilisent souvent la tradition littéraire sans les précautions indispensables.

La manière de procéder est classique. On rapproche une donnée surgie de la fouille et une donnée de la tradition littéraire entre lesquelles on *croit* pouvoir discerner une certaine correspondance. Puis on travaille à partir d'un *postulat*, au sens premier du terme, c'est-à-dire un principe qui n'a pas à être démontré. On postule qu'il existe – que dis-je ? – qu'il doit exister un *rapport étroit et nécessaire* entre l'archéologie et la tradition, et que si une découverte archéologique semble évoquer une donnée de la tradition littéraire ou lui correspondre, il s'agit d'un rapport significatif, permettant non seulement de rapprocher les données en question, mais d'établir entre elles une équivalence et de les interpréter l'une par l'autre. C'est ce qui s'était passé – je n'y reviens pas – dans le cas de la dualité du rite funéraire révélée par l'archéologie dans le sous-sol de Rome.

Il faut se défier de ce postulat. On ne devrait jamais perdre de vue qu'une donnée archéologique et une notice littéraire appartiennent à des systèmes différents, qui ont chacun leur statut et leurs règles de fonctionnement propres, et donc des rapports profondément différents avec le réel, en l'occurrence l'Histoire. Une des caractéristiques d'une découverte archéologique est souvent de ne rien dire de clair, d'être en quelque sorte muette, alors qu'une des caractéristiques de notre tradition sur les *primordia* est d'être au contraire trop loquace. Elle dit souvent trop de choses en même temps. J'ai évoqué plus haut (en utilisant même les mots de supermarché et de bazar) la multiplicité des versions qu'elle propose, son absence de cohérence, et la tentation du chercheur de ne retenir que l'information qui lui convient, sans même tenir compte de son caractère relatif, du fait en d'autres termes qu'elle se trouve parfois, dans la tradition elle-même, en concurrence avec d'autres versions. La suggestion de la tradition littéraire ne joue pas seulement dans le cas de la Bible (comme avec l'histoire d'Abraham). Il est courant aussi, en ce qui concerne à Rome les *primordia*, que les découvertes archéologiques soient interprétées à partir de la tradition.

La suggestion de la tradition est telle qu'elle amène facilement l'archéologue à projeter le récit littéraire sur sa découverte pour l'interpréter (« l'archéologie biblique », « l'auberge espagnole »). Cette étape est déjà délicate et discutable. Mais ce qui est encore plus dangereux, c'est la manière dont le fouilleur développe et prolonge son raisonnement.

Alors qu'il vient lui-même d'utiliser la tradition pour donner un sens au matériel archéologique, il parle très sérieusement de « rencontre significative » entre l'archéologie et la tradition, avant d'utiliser (et la faute de méthode est plus lourde encore) le terme de « confirmation ». Dans son esprit, l'archéologie est alors censée « confirmer l'historicité de la tradition littéraire ». Tite-Live ou Tacite sont censés « dire le Vrai », comme la Bible « disait le Vrai ». Encore que parfois, et ce fut le cas d'E. Gjerstad, l'archéologue, une fois convaincu d'avoir retrouvé « la Vérité », n'hésite pas à retravailler la tradition pour la plier à ses théories. Procuste n'agissait pas autrement avec ses victimes.

Il faut prêcher sans cesse la prudence... D'autant plus qu'on assiste en Italie, depuis quelques décennies, à une nouvelle application de cette curieuse et dangereuse manière de procéder.

Troisième partie : quelques thèses récentes d'Andrea Carandini

La troisième partie, la plus longue, sera consacrée à la présentation et à la discussion rapides d'un quatrième et dernier exemple. Il concerne quelques-unes des thèses développées par Andrea Carandini. Ce savant, actuellement professeur d'archéologie romaine à La Sapienza de Rome, se rendit célèbre avec son équipe en 1988 (il y a donc 20 ans de cela), en découvrant, sur la pente septentrionale du Palatin, ce qu'il considéra comme le mur et le *pomerium* de Romulus. Cette première trouvaille fut suivie de plusieurs autres, toujours au cœur de la Cité (Palatin, Sanctuaire de Vesta, Forum, Capitole) et généralement liées aux *primordia* de Rome.

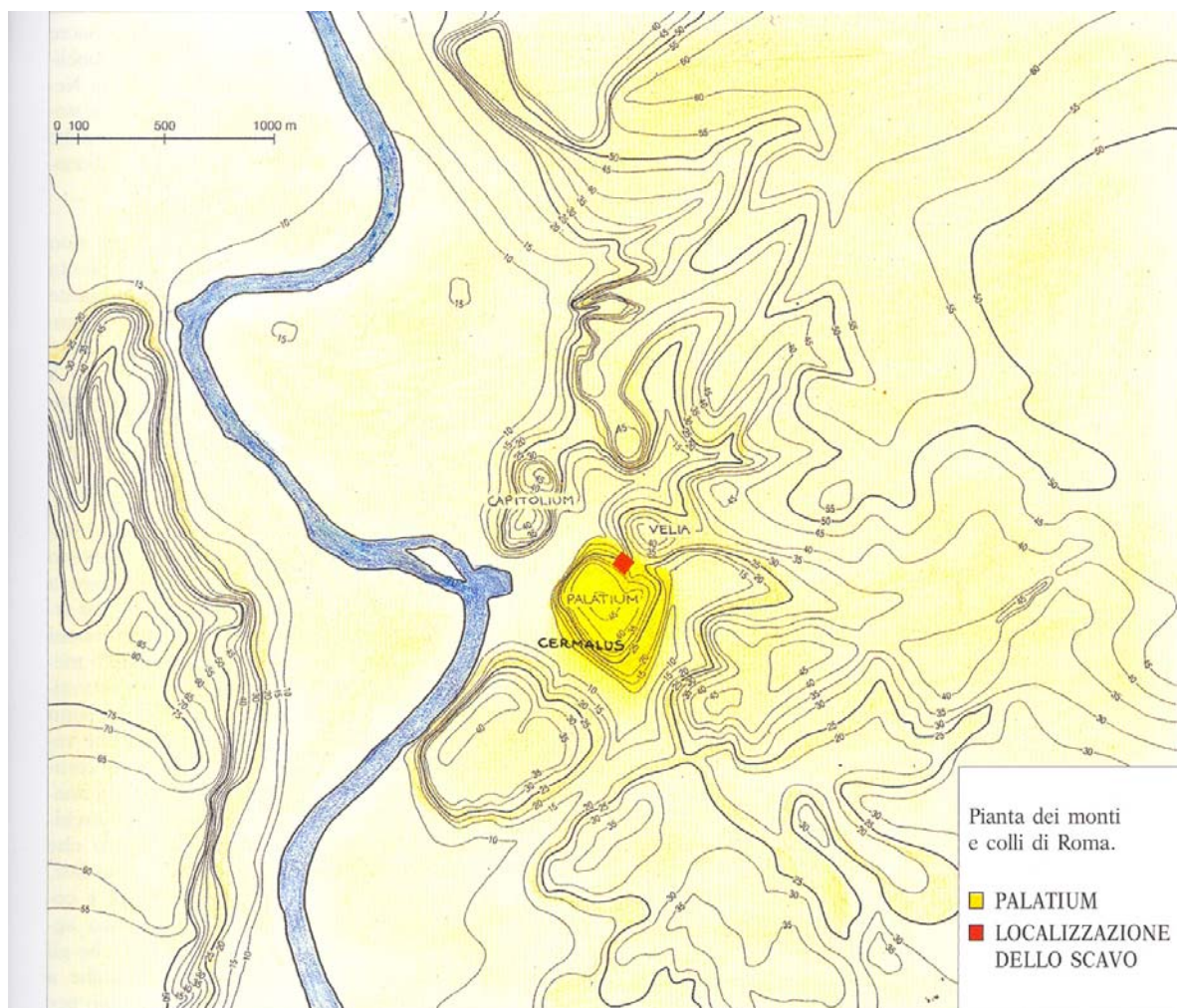
Pour le dire en quelques mots, le maître et ses disciples estiment que les découvertes qu'ils ont faites au cours de ces dernières décennies « correspondent (*convergono*) aux principaux événements racontés dans la saga de Rémus, Romulus et Titus Tatius » (Carandini, *Primo* 2007, p. 13). Forts de cette « convergence », ils pensent que la tradition « dit le vrai », qu'on peut donc s'y fier et que beaucoup d'informations qu'elle contient, notamment sur le premier roi mais aussi sur ses successeurs, correspondent à la réalité historique.

La liste de leurs publications est impressionnante (cf. une sélection dans la [note bibliographique](#) finale), leurs thèses sont fortement médiatisées et elles ont déjà leur place dans les manuels scolaires d'Italie.

Les pages suivantes se limiteront à l'examen du « point de départ » de toute la construction, à savoir la question du mur découvert sur le Palatin et de l'interprétation qui lui fut donnée. C'est un sujet très compliqué, et une discussion érudite et technique est totalement exclue ici. Les quelques points retenus sont ceux qui m'ont paru importants sur le plan de la méthode.

A. Un aperçu très général de la découverte

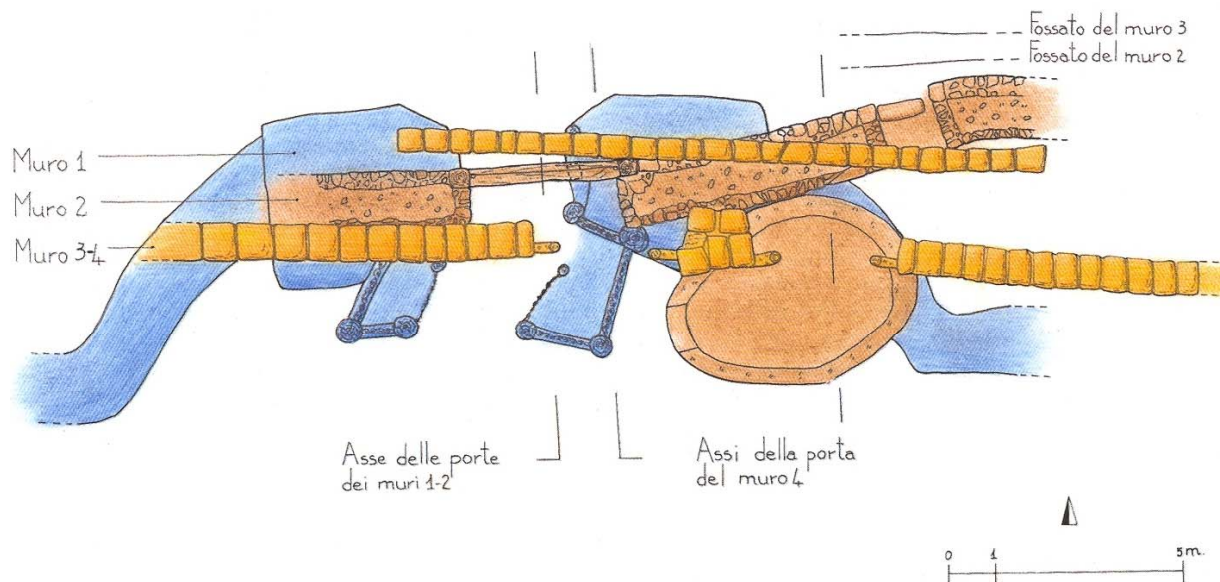
Mais d'abord quelques images. La première est reprise de *Palatium 2000*, Tav. 1, p. 4 (du volume de planches).



TAV. 1. PIANTA DEI RILIEVI DI ROMA (Ricostruzione di N. Terrenato) CON LA LOCALIZZAZIONE DELLO SCAVO

Le Palatin est en jaune. Le carré rouge représente l'intégralité de la zone fouillée par A. Carandini. Elle n'est déjà pas grande (quelque 67 m sur 50), mais en fait seule une toute petite partie nous concerne (elle ne fait pas plus d'une dizaine de mètres de longueur).

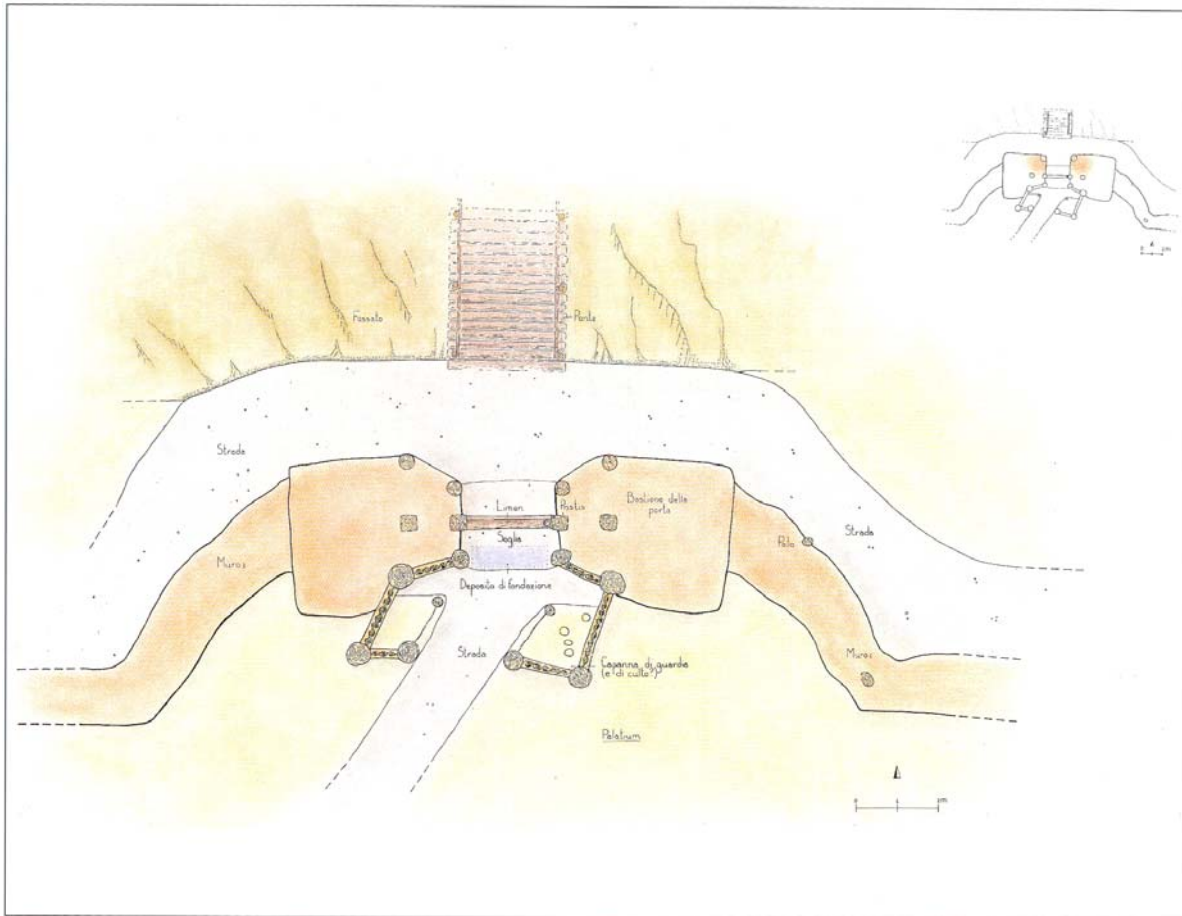
L'image suivante provient du même volume (*Palatium 2000*, Tav. 47, p. 49).



TAV. 47. FASI 2-6. LE MURA. PIANTA CON LE PORTE, MURA E CAPANNE SOVRAPPOSTE

Le plan, reconstruit par les fouilleurs, présente l'endroit où A. Carandini a retrouvé les restes de plusieurs murs superposés qui suivaient pratiquement le même tracé et qui sont rendus ici dans des couleurs différentes. Le seul mur qui nous intéresse est en bleu (*Muro 1*) : c'est le plus ancien, élevé directement sur le sol vierge et daté des années 730-720. Le mur est percé d'une porte. De part et d'autre de cette porte, le mur se développe en des constructions plus épaisses que le fouilleur a appelé des bastions, et en avant de la porte, à gauche et à droite, on aperçoit l'amorce d'un bâtiment qui sera interprété comme un corps de garde ou un lieu de culte.

L'image suivante montre le plan imaginé par les fouilleurs pour rendre compte de l'ensemble de la construction, liée au premier mur (en bleu sur l'illustration précédente). Elle est reprise de *Palatium 2000*, Tav. 22, p. 24 (du volume de planches).

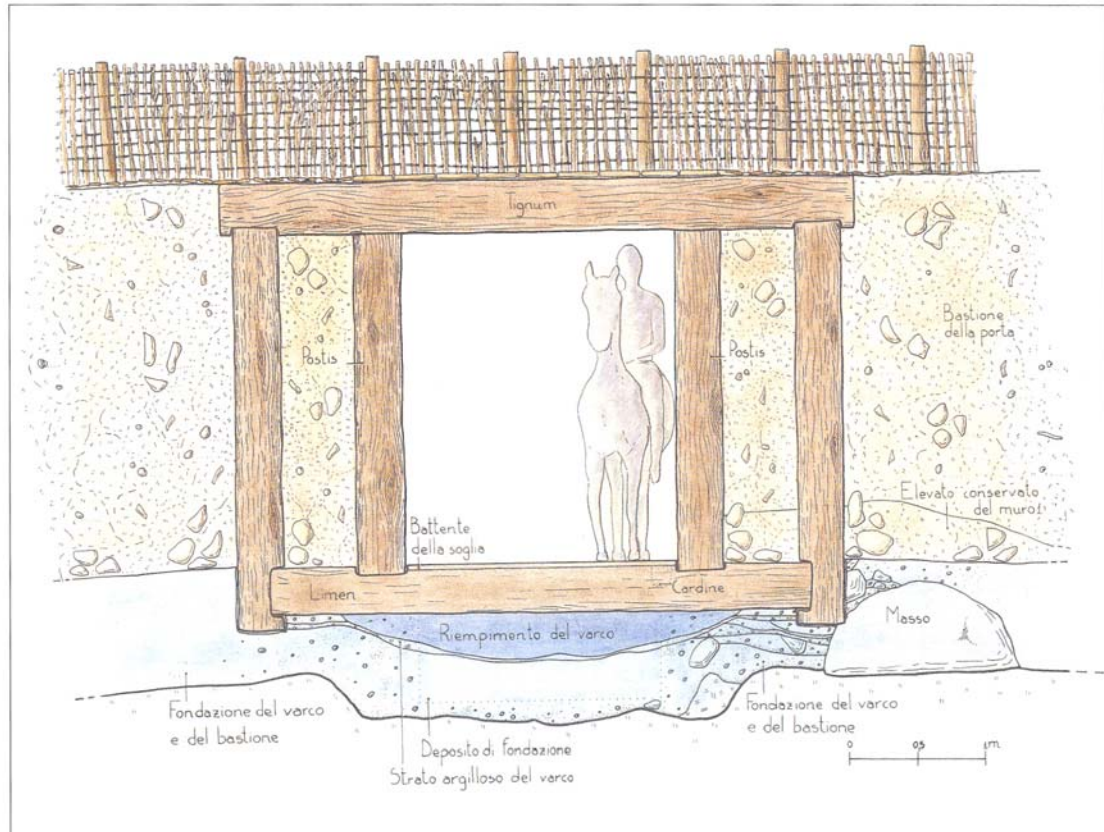


TAV. 22. FASE 2. LE MURA. PIANTA RICOSTRUTTIVA DELLA PORTA (MUGONIA?) E DEL MURO I. IN ALTO A DESTRA, UNA VARIANTE RICOSTRUTTIVA

Il faut préciser que l'illustration ne distingue pas les éléments reconstruits et les éléments conservés. Ces derniers ne sont pas très nombreux. En forçant un peu les choses, on dira que tout ce qui se trouve à la gauche de la porte a été obtenu par projection orthogonale à partir du peu qui subsiste de la partie droite.

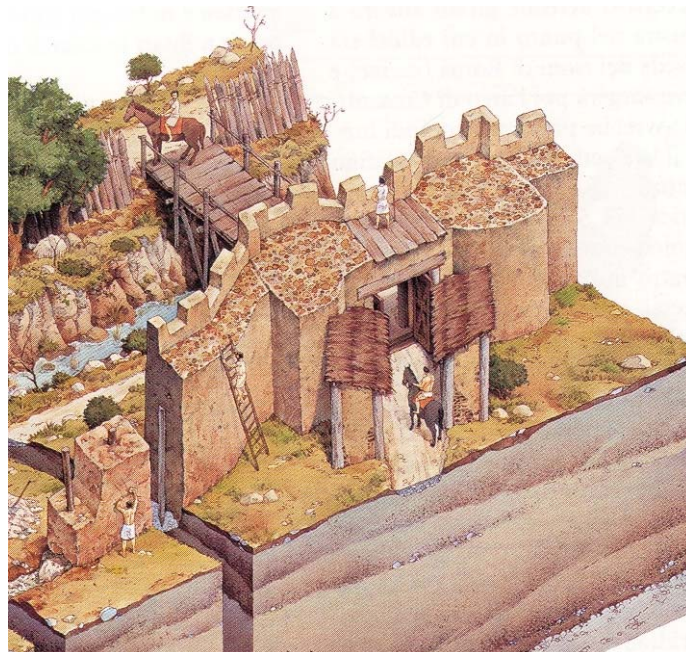
Le bas de l'image est une rue du Palatin qui conduit à la porte. Une fois celle-ci passée, on sort de la zone protégée et on est à l'extérieur du Palatin, dans la rue qui longe le mur. Devant soi un pont permet de franchir la petite rivière qui sépare le Palatin d'une autre colline, au nord, la Vélia.

D'autres reconstitutions d'artistes sont censées permettre aux lecteurs de se faire une idée, sinon exacte, en tout cas beaucoup plus parlante, du mur, de la porte d'entrée et de ce qui l'entoure. La première est reprise de *Palatium* 2000, Tav. 28, p. 29 (volume de planches), et la seconde provient de *Roma* 2000, p. 275 (détail).



28. FASE 2. LE MURA. PROSPETTO RICOSTRUTTIVO EST/OVEST, CON VISTA A NORD DELLA PORTA (MUGONIA?) E DEL MURO, CON SOTTOSTANTE SEZIONE STRATIGRAFICA. LA DIFESA POTREBBE ESSERE RIALZATA INTERPONENDO FRA TIGNUM E PARAPETTO CIRCA MEZZO METRO DI MURO

29



Sur cette dernière illustration, on voit même les ouvriers en train de construire le mur de défense. Le Palatin est de notre côté : le cavalier le quitte pour se diriger vers la Vélie.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces reconstitutions et sur leur rapport d'abord avec le matériel découvert, ensuite avec la réalité historique. Mais, quel que soit leur intérêt, elles ne nous retiendront pas. Comme je l'ai dit plus haut, je n'entends pas entrer dans une discussion archéologique technique et érudite. Mon intérêt pour l'instant est ailleurs. Je voudrais d'abord montrer, par un exemple très concret, la curieuse manière dont est utilisée la tradition. C'est ce que j'appellerais le cas du *pomerium* « mobile ».

B. Un pomerium « mobile »

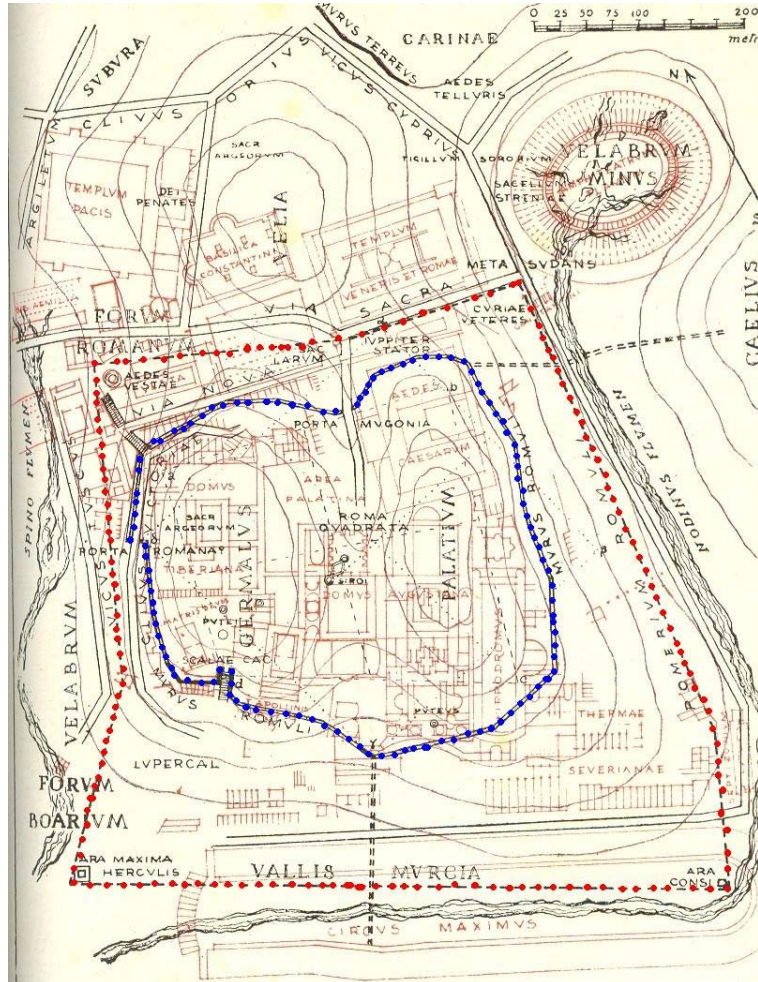
Presque immédiatement après sa découverte, A. Carandini l'avait interprétée en la mettant en rapport avec les textes anciens qui attribuaient à Romulus le tracé d'un mur, assorti d'un *pomerium*, autour du Palatin (par exemple Liv., I, 7, 3 : [Romulus] *Palatium... muniit*, sans autre précision ; et Tac., *Ann.*, XII, 24, qui, lui, ne parle pas d'un mur mais donne, avec assez bien de précisions, le tracé d'un *pomerium*). Dans la tradition des Romains, mur et *pomerium* marquent la création d'une ville. Mais peut-être est-il utile, avant d'aller plus loin, de dire quelques mots sur le *pomerium*.

Pour rester simple et schématique, je présenterai le *pomerium* comme une sorte de barrière virtuelle, de type religieux, séparant le territoire de la Ville et le territoire extra-urbain. Elle est importante en ce que les conduites religieuses, militaires et politiques ne sont pas les mêmes à l'intérieur ou à l'extérieur. Ce n'est pas une barrière vraiment physique, encore que, dans l'histoire, elle ait généralement suivi le tracé des murs de la ville. En effet, quand la ville s'agrandissait et qu'on reportait plus avant les murailles, on déplaçait aussi le *pomerium*. Mais il n'y avait pas nécessairement une correspondance totale entre le mur (la barrière physique) et le *pomerium* (la barrière religieuse). L'Aventin par exemple est toujours resté une zone extra-pomérial, alors qu'elle était protégée par les murailles. Quoi qu'il en soit, pour les Anciens, le mot *pomerium* viendrait de *post* et de *murus* et désignerait « ce qui se trouve derrière le mur ».

Mais trêve de détails sur cette réalité religieuse, qui est d'ailleurs très compliquée et qui a varié selon les époques. Que disent les textes anciens concernant un éventuel *pomerium* romuléen ? Le seul auteur à en parler est Tacite, qui écrit à la fin du premier siècle de notre ère et qui en donne même un tracé précis⁶, mais (retenez bien ce détail) le *pomerium* romuléen, pour Tacite, est *au pied du Palatin, dans la vallée*.

⁶ « Mais connaître le point de départ de la fondation et le tracé du pomérium établi par Romulus ne me semble pas hors de propos. Donc, le marché aux bœufs [...] marqua le début du sillon destiné à délimiter la cité, de manière à embrasser le grand autel d'Hercule ; à partir de là, des pierres furent posées à intervalles déterminés,

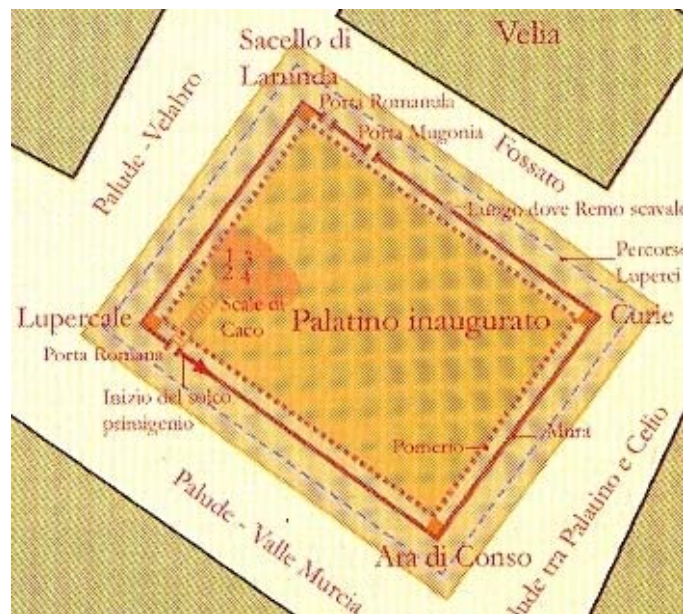
Ce qui fait immédiatement problème, car le mur découvert par A. Carandini est en haut du Palatin et, généralement, les Anciens lient le *pomerium* au mur. La reconstitution suivante de Giuseppe Lugli (*Roma antica*, 1946, Tav. VII, entre les p. 400 et 401) met bien en évidence la difficulté.



Sur la carte originale, j'ai colorié en rouge le tracé du *pomerium* de Romulus selon Tacite (*Ann.*, XII, 24), tel que l'a donné G. Lugli au siècle dernier en respectant la description précise de Tacite. J'ai colorié en bleu, toujours d'après G. Lugli, le tracé possible d'un mur autour du Palatin. Il faut préciser qu'on ne possède sur son tracé aucun témoignage ancien, mais le topographe du siècle dernier a dessiné le mur en fonction des courbes de niveau de la colline : s'il s'agit d'un mur de défense, on ne peut pas l'installer n'importe où. Il ne peut en tout cas pas être au pied de la colline.

Il est surprenant de voir ce qu'est devenu le *pomerium* romuléen de Tacite dans l'esquisse d'A. Carandini, *Roma 2000*, p. 276 (détail).

en suivant le pied du mont Palatin jusqu'à l'autel de Consus, puis jusqu'aux anciennes curies, ensuite jusqu'à la chapelle de Larunda. » (trad. P. Wuilleumier, Budé, Paris, 1976).



C'est un schéma qui ne rend pas la forme précise du Palatin, mais peu importe ici, l'essentiel pour nous est de constater que l'auteur de la reconstruction a remonté le *pomerium* de Romulus au sommet du Palatin, le plaçant un peu en arrière du mur découvert. Sur la colline, on trouve ainsi en brun continu, le tracé du mur (*Mura* [la zone fouillée correspond à la *Porta Mugonia* de l'esquisse]), et, derrière le mur, en brun discontinu, le tracé du *pomerium* selon A. Carandini (*Pomerio*).

Et ce que Tacite proposait comme le *pomerium* romuléen, où le retrouve-t-on ? En bleu discontinu, en bas de la colline. À sa place donc, mais il est désigné par l'expression *Il percorso dei Luperci*. Le *pomerium* romuléen est ainsi devenu « le parcours des Luperques ». Pour comprendre cette transformation, il faut savoir que les Luperques sont des prêtres romains qui, à l'époque historique encore, lors des Lupercales du 15 février, couraient autour du Palatin dans un rituel complexe et que beaucoup d'historiens modernes pensent que la source de Tacite avait identifié le parcours des Luperques au tracé d'un *pomerium* attribué au fondateur.

La « mobilité » du *pomerium* de Romulus n'est évidemment qu'un détail dans l'ensemble des reconstructions de A. Carandini, mais l'opération atteste bien de la souplesse, pour ne pas parler de la légèreté, avec laquelle il est possible de puiser dans la tradition littéraire, pour la retravailler sans la moindre hésitation. La « convergence » entre l'archéologie et les textes est décidément une notion à géométrie variable. Selon les besoins, elle est surestimée ou sous-estimée.

C. De bien problématiques correspondances de dates

En réalité, pour A. Carandini, il y a plus important que la localisation exacte du *pomerium* de Romulus : c'est la convergence des dates. À la fin de la République romaine en effet, la fondation de Rome était placée au milieu du VIII^e siècle (en 754, très exactement). Cette date traditionnelle, « canonique » pour ainsi dire, n'était donc pas très éloignée de la datation archéologique du premier mur (730-720). La « convergence » pouvait être considérée comme significative.

Mais le critique se demandera s'il est bien correct de rapprocher une date « archéologique » (comme ± 730 pour le mur) et une date de la tradition littéraire (comme 754 pour la fondation) ? Sont-elles comparables et peut-on bâtir sur leur rapprochement un quelconque raisonnement ? La réponse est catégorique : non. Ce serait comparer des pommes et des poires.

Bien sûr, lorsqu'on les aligne « brutalement » l'une à côté de l'autre, ces deux dates semblent se correspondre relativement bien, mais la correspondance n'est valable qu'à l'intérieur de notre système chronologique et suppose que ces dates aient la même valeur chronologique réelle. Ce qui n'est pas le cas ; elles n'appartiennent pas en réalité à un même ensemble, mais à deux ensembles dont la valeur « historique », j'entends le rapport à l'Histoire, est fondamentalement différente.

Je ne contesterai pas la datation archéologique du matériel trouvé par A. Carandini sur le site de Rome. L'étude des céramiques notamment a aujourd'hui défini des séquences chronologiques *relativement sûres* auxquelles *pour l'essentiel* on peut faire crédit. La date donnée pour « le premier mur », appelons-le ainsi, s'intègre bien (*globalement parlant toujours*) dans notre système chronologique (730-720). Le mur en question a pour nous un point d'ancrage chronologique sûr.

Je discuterai par contre la date traditionnelle, dite « canonique », de la fondation de Rome. Avec elle (754 a.C.), nous entrons dans un univers conceptuel complètement différent. Mais pour s'en rendre compte, il faut avoir une idée de la périodisation antique et de la manière dont les Anciens ont établi la date de la Fondation de Rome. Ce n'est pas simple, mais je tâcherai à la fois d'aller à l'essentiel et d'être bref⁷.

Selon les cultures et les époques, les Anciens disposaient de plusieurs méthodes pour la mesure des temps longs (au-delà donc de l'année et des calendriers). Tantôt ils utilisaient le comput par générations, tantôt ils se basaient sur des listes de rois ou des catalogues

⁷ Sur ces questions de chronologie, on lira avec grand intérêt les remarques de C. Letta dans sa recension de mon livre (*Rois*, 2000) : *Rivista Storica Italiana*, t. 116, 2004, p. 586-594 (en particulier les p. 588-59).

d'éponymes (magistrats ou prêtres), tantôt ils notaient des manifestations météorologiques importantes, tantôt ils élaboraient des synchronismes, réels ou fictifs d'ailleurs, mais l'acquis antique le plus important pour la chronologie fut l'invention des ères⁸. Il y en eut plusieurs dans l'Antiquité. La première à avoir été utilisée est celle des *Olympiades*, qui s'introduisit en Grèce à partir du IV^e siècle⁹. Son point de départ fut fixé au premier concours où les Éléens commencèrent d'inscrire sur un registre les noms des vainqueurs : on a calculé que cela correspondait à notre année 776 a.C. Cette ère fut d'une importance capitale dans la périodisation des Anciens, car elle marquait dans leur imaginaire le début de la période historique (*spatium historicum*). Avec elle on entrait, selon eux, dans le monde de l'histoire, là où il devient possible en principe de dater avec une assez grande précision un événement ou une suite d'événements.

Avant cela, on était, toujours selon eux, dans la période mythique (*spatium mythicum*), le monde des dieux, demi-dieux et des héros, où les datations étaient, sinon impossibles, en tout cas beaucoup plus imprécises ou difficiles : comment dater avec précision Saturne, Janus, Hercule, Agamemnon ou Évandre. On pouvait éventuellement compter par générations (une trentaine d'années, globalement trois par siècle)¹⁰.

Toutefois, dans cet espace de temps sans contours précis, la pensée grecque avait dégagé et établi un point de référence, la Guerre de Troie, une guerre qui a toujours occupé une place centrale dans leur imaginaire. On pouvait donc situer un événement en le plaçant x années ou x générations avant ou après la Guerre de Troie. Mais, à la différence de l'ère des Olympiades, cette date-pivot de la Guerre de Troie resta pendant un certain temps « flottante ». La date qui finit par s'imposer et devenir « canonique » fut celle (transposée dans notre système) de 1184/3 a.C. Elle fut proposée par Ératosthène de Cyrène, le grand savant alexandrin du III^e siècle ; mais Douris de Samos et Timée qui écrivaient avant Ératosthène la plaçaient en 1335/4.

Cela dit, revenons à Rome.

Au début de l'évolution pluriséculaire de la tradition, les Anciens (il s'agissait encore d'érudits grecs) mettaient la fondation de Rome en rapport avec la Guerre de Troie. Dans plusieurs récits conservés, les fondateurs étaient des Troyens en fuite ou des Grecs revenant

⁸ Une succession d'années, en numérotation continue, qui doivent être comptées à partir d'un point de départ précis, qui peut être un fait réel ou fictif.

⁹ On discute pour en connaître l'inventeur : Hippias d'Élis au Ve siècle, ou Ératosthène, ou peut-être Timée de Tauroménium (Feeney, *Caesar's Calendar* 2007, p. 84).

¹⁰ Ainsi par exemple Tyrrhénos, l'éponyme des Tyrrhéniens (= les Étrusques), est censé descendre de Zeus à la cinquième génération (D.H., I, 27, 1).

de la guerre, et Rome naissait une ou deux ou trois générations après la Guerre de Troie. Aucune date précise n'était donnée : on était dans la période mythique.

Mais il n'y avait pas que des érudits grecs en cause ; aux III^e et II^e siècles avant notre ère encore, des auteurs romains (Névius, Ennius [*apud* Serv. Dan., *Aen.*, I, 273 ; Serv., *Aen.*, VI, 777]) plaçaient la naissance de Rome deux générations après la chute de Troie, soit au XIII^e siècle avant notre ère, si l'on transpose les calculs d'Ératosthène dans notre système chronologique.

C'est un historien grec sicilien des IV^e-III^e siècle, Timée, qui fut, semble-t-il, le premier à proposer pour la fondation de Rome une date précise, calculée par rapport à l'ère des Olympiades (38 ans avant le début de la Première Olympiade, chez D.H., I, 74, 1) : 814/813 dans notre système. C'était pour lui la date de la fondation de Carthage (on ne sait pas pourquoi) et il voulait établir un synchronisme entre les deux grandes cités rivales. C'était un symbole fort.

En fait la majorité des datations qui furent proposées dans la suite concernent le VIII^e siècle avant notre ère. Pourquoi ? Parce qu'à partir de 776 (début de la première Olympiade), on entrait, je l'ai dit, dans la zone relativement sûre pour les Anciens du *spatium historicum*. C'était le début de la période historique.

Mais ce n'est probablement pas la seule raison. Le VIII^e siècle est aussi la période de la fondation des colonies grecques en Italie¹¹, et il importait, ne serait-ce qu'à des fins idéologiques, de mettre Rome au rang des colonies grecques de l'Italie. Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de noter que c'est le modèle colonial grec qui sous-tend tous les récits anciens tant sur la fondation de Rome que sur celle de ses « métropoles religieuses » comme Albe et Lavinium. Dans la tradition, Rome est fondée sur le modèle des colonies grecques en Italie, et à la même époque.

Un autre élément encore intervenait dans les calculs des érudits. Les Romains de la pleine période républicaine avaient conscience de l'existence d'un point d'ancrage relativement fixe dans leur histoire, à savoir la consécration du grand temple de Jupiter sur le Capitole qui marquait aussi pour eux le début de la République, les deux choses étant à leurs yeux liées. C'était (dans notre chronologie) aux alentours de 500 avant notre ère¹², et si on le sait avec un certain niveau de certitude, c'est que, pendant très longtemps, aux ides de

¹¹ Cumes, la plus ancienne colonie de l'ouest, est fondée dans les années 740, Crotona en 733, Sybaris un peu plus tôt.

¹² On pouvait donc ainsi disposer *dans un certain sens* d'une date fixe pour la fin de la royauté. Et les Romains en firent même le début d'une ère spécifique, qu'ils appelèrent *post reges exactos* (« après l'expulsion des rois »). C'était en quelque sorte l'ère de la république. Son début correspondait à l'année 509 avant notre ère.

septembre de chaque année, le magistrat romain le plus élevé en dignité accomplissait un rite à la fois chronographique et apotropaïque en enfonçant un clou dans une des chapelles du grand temple capitolin. C'était une manière comme une autre d'enregistrer le décours des années : on pouvait donc en quelque sorte « compter les clous »¹³. Autour de 500, avons-nous dit, pour les débuts de la République. Continuons.

Quelle pouvait avoir été la durée de la période royale ? La tradition avait toujours envisagé sept rois (c'est une donnée classée) ; au début, on ne se préoccupait guère de chronologie, mais quand on se mit à compter avec plus de précision, et qu'il fallut, depuis la naissance de la République, rejoindre le VIII^e siècle et les débuts de la période historique, on estima que la royauté avait duré sept générations (sept rois, sept générations, de tantôt 33 ans 1/3, tantôt 35 ans), soit quelque 240 ans.

Cela dit, les flottements à l'intérieur du VIII^e siècle restaient importants, car ils étaient fonction des calculs propres à chaque auteur. Et sur ce plan, l'énumération des résultats obtenus (transposés chaque fois dans notre système chronologique) révèle une grande variété : 776 pour Asinius Quadratus (III^e siècle p.C.) ; 754 pour Varron (fin de la République) ; 752/751 pour Calpurnius Pison (II^e siècle a.C.) ; 751 pour Polybe (II^e siècle a.C.) ; 748/747 pour Fabius Pictor (fin du III^e siècle a.C.) ; 729/8 pour Cincius Alimentus (fin de la République ; *apud* D.H., I, 74, 1, et Solin, I, 27). C'est, on le sait, le calcul varronien de 754, qui, compte tenu du prestige du polygraphe, s'imposera, à un point tel d'ailleurs que cette date deviendra le point de départ d'une ère nouvelle, qui elle aussi s'imposera, celle de la fondation de Rome, *Ab Vrbe condita*.

Il faut donc avoir clairement conscience que les Anciens ont proposé de nombreuses dates pour la fondation de Rome, bien comprendre aussi pourquoi ils ont privilégié le VIII^e siècle et surtout réaliser que toutes les dates avancées reposent sur des *calculs savants mais artificiels et coupés de toute réalité*. Elles ne s'appuient sur *aucun élément matériel et concret*.

L'année dernière Denis Feeney a écrit un livre important sur la conception que l'Antiquité gréco-romaine se faisait du temps (*Caesar's Calendar* 2007). Un chapitre entier (p. 68-107) porte sur la notion de fondation de Rome, qui a suscité, dit l'auteur, dans la tradition historiographique antique et moderne, un intérêt obsessionnel (*obsessive*). D. Feeney évoque expressément le cas de savants comme A. Carandini et A. Grandazzi, qu'il présente (p. 91) comme « hypnotisés » (*mesmerized*) par la correspondance (*overlap*) entre les

¹³ Lors de la dédicace d'un sanctuaire à la Concorde, en 304 avant notre ère, les témoignages anciens eux-mêmes signalent que l'événement eut lieu la 204^e année « après la dédicace du temple de Jupiter Capitolin ».

trouvailles archéologiques du Palatin et cette date de 754, qui en définitive relève moins de l'Histoire que de l'Imaginaire arithmétique et numérologique (cf. aussi les travaux de O. de Cazanove, et particulièrement *Détermination chronologique* 1992).

Pour l'historien moderne, la conclusion est nette. Il est *totalelement arbitraire* de prendre pour argent comptant une des nombreuses dates proposées par les anciens et de *bâtir sur elle une argumentation historique*. La date traditionnelle de la fondation de Rome par Romulus (754) n'a pas du tout la même « valeur » (chronologiquement parlant) que celle, donnée par les fouilleurs, du mur découvert sur le Palatin (730-720), et cela n'a aucun sens, sur la base d'un simple rapprochement (754 et 730-720), de lier l'érection du mur et la fondation de Rome dans la tradition. La profonde disparité « référentielle » (celle de la « valeur chronologique » des deux dates) ne semble guère gêner A. Carandini.

Résumons sa démarche. Il découvre sur le Palatin des restes, intéressants mais modestes, à savoir le tracé d'un mur qu'on peut reconstituer sur une dizaine de mètres, et qui peut être daté, archéologiquement parlant, des années 730-720. Pour donner à ces vestiges la signification la plus forte possible, il recherche dans une tradition littéraire, particulièrement riche et variée, ce qui peut servir le plus utilement le projet. Et quoi de plus prestigieux que d'y voir les restes de la muraille élevée selon la tradition par Romulus lors de la fondation de la Ville, une fondation que cette même tradition place à une date proche de la datation archéologique du mur retrouvé ?

C'est donc toujours le même procédé : on tente de donner un sens à une trouvaille archéologique en allant rechercher dans la tradition littéraire des informations éparées et déstructurées, qu'on pique chez des auteurs différents écrivant à des dates différentes et dans des perspectives différentes. Ces éléments de la tradition, on les rapproche des données de la fouille, sans se montrer trop exigeant et sans se poser trop de questions – il faut bien le dire – sur la notion même de correspondance et sans apparemment réaliser que la chronologie de l'archéologie et celle de la tradition littéraire appartiennent à des ensembles eux aussi profondément différents.

Des rapprochements de ce type ne peuvent apparaître étonnants et pleins de sens qu'à un *croyant qui est convaincu au départ* de l'existence d'un lien étroit et nécessaire entre les deux types de sources (j'ai évoqué plus haut ce postulat), et qui est par ailleurs peu exigeant sur les règles de base de la critique historique. En tout cas, A. Carandini, lui, n'hésita pas : il *décréta* (ici aussi, comme dans le cas de E. Gjerstad, je crois le mot juste) qu'il avait retrouvé la trace archéologique du mur et du *pomerium* de Romulus datés par la tradition elle-même du milieu du VIII^e siècle.

D. La Fondation de Rome : une notion presque insaisissable

Mais il y a encore une autre donnée à examiner. Il faut en effet bien comprendre la portée de l'argumentation du fouilleur. Il entend voir dans le premier mur de 730-720 la *traduction* et la *preuve archéologique* de la Fondation de Rome. Il ne s'agit donc pas seulement d'un mur et de Romulus, mais de la Fondation de Rome. Un nouveau rapport est établi entre les récits traditionnels et les traces archéologiques : que vaut-il ?

Personnellement, l'expression même de « Fondation de Rome » me met toujours mal à l'aise. Je trouve qu'on peut parler sans réticence de fondation lorsqu'il est question par exemple d'Alba Fucens et des colonies romaines, de Sybaris et des colonies grecques, voire de certains centres étrusques comme Marzabotto. Mais lorsqu'il s'agit d'une ville dont l'histoire s'enfonce dans la nuit des temps et s'étend sur des siècles, parfois des millénaires, le problème est autrement complexe.

Les historiens du monde grec n'utilisent pas le terme de fondation lorsqu'ils étudient l'origine de cités grecques comme Athènes, Corinthe ou Sparte, et, plus largement, on ne parle pas non plus (si je ne m'abuse) de la fondation de Damas, de Jérusalem ou d'Alep, voire de Paris, de Londres ou de Bruxelles. De toute manière il semble très délicat de recourir au terme de « fondation » lorsqu'il s'agit de villes dont l'histoire plonge loin dans le passé.

On ne voit pas ce qui pourrait justifier cette « exception romaine », sinon l'importance que les Anciens eux-mêmes ont donnée à l'événement et le relais qu'il rencontra dans la pensée occidentale. Ne serait-il pas plus sain, et méthodologiquement plus correct en l'occurrence, de parler tout simplement des origines de Rome, des débuts de la Ville ?

Quoi qu'il en soit, cette utilisation du mot « fondation » – presque obsessionnelle, comme disait D. Feeney – ne va pas sans problème, lorsqu'on veut se poser certaines questions simples.

À quel moment placer la Fondation de Rome ? Quels en sont les fondateurs ? Rappelons que la ville a livré des vestiges dont les plus lointains remontent au paléolithique, qu'elle a été habitée très partiellement par les (Sub)apenniniques de l'époque du bronze dès le milieu du deuxième millénaire et, cette fois d'une manière significative et continue, par les populations du fer latial à partir du Xe siècle a.C.

Que pourrait donc signifier le mot « fondation » dans le cas d'une ville comme Rome dont l'histoire s'étend sur des siècles et des siècles ? Pour ne pas envisager les gens de l'époque de la pierre, faudrait-il retenir comme fondateurs les Apenniniques de l'époque du bronze et situer la fondation de Rome aux alentours du milieu du IIe millénaire ? Ou voir les

fondateurs dans ces Protovillanoviens incinérants qui, vers le Xe siècle (phase latiale I), se sont installés sur le site, tranchant par leur culture sur les Apenniniques et leurs descendants ?

En fait, comme fondateurs, ces premiers incinérants, eux non plus, ne font pas l'unanimité. Pour certains de nos contemporains, les fondateurs seraient ceux-là mêmes qui, beaucoup plus tard, vers 630, commenceront à transformer les villages de cabanes en une cité complètement organisée, avec maisons et sanctuaires de pierre. Dans cette optique, ce seraient les Étrusques qui auraient fondé Rome. Mais on a pu objecter que ces derniers n'ont fait que porter à son terme un processus de structuration et d'organisation urbaines, perceptible bien avant leur arrivée. En effet, dès la phase latiale II B, c'est-à-dire aux environs de 850, les villages jusque là disséminés et autonomes fusionnent : un cimetière unique accueille les défunts de plus de deux ans. Un peu plus tard, vers le milieu du VIIe siècle, mais toujours avant l'influence massive des Étrusques, l'organisation unifiée se donne un embryon de place publique, sur le site du futur Forum. La fondation de Rome, ne serait-ce pas plutôt la naissance de cette agglomération ?¹⁴

Alors ? Qui en définitive a fondé Rome ? Les Étrusques ? Les occupants des environs de 850 ? Les Protovillanoviens de l'an 1000 ? Les Apenniniques ? Ou les Paléolithiques ? Je n'entends pas apporter de réponse, je veux simplement montrer que quand on pose la question de la « fondation de Rome », on n'échappe pas, qu'on le veuille ou non, à une interrogation fondamentale : que veut donc dire ce mot ? Et force est de constater que chacun a sa propre réponse, et que cette réponse est fonction du sens que chaque chercheur donne au mot.

C'est cette ambiguïté fondamentale, cette impossibilité, dans le cas des origines de Rome, de lui donner un sens précis et largement accepté qui explique que, depuis plusieurs décennies, la recherche, à juste titre, s'intéresse moins aux problèmes de la fondation de la Ville (*Stadtgründung*) qu'à ceux de son développement, de son extension (*Stadtwerdung*)¹⁵. Les archéologues contemporains ne font ainsi que retrouver, sous une forme nouvelle, la difficulté déjà relevée par les Anciens : *de auctoribus conditarum urbium plerumque dissensio inuenitur adeo ut nec urbis quidem Romae origo possit diligenter agnoscere*, écrit Isidore de Séville (*Orig.*, XV, 1, 1), développant le cas de Rome, dont la fondation, notait-il, était attribuée, tantôt aux Troyens et aux Aborigènes, tantôt à Évandre, tantôt à Romulus.

¹⁴ Plus de détails sur cette question dans Poucet, *Origines* 1985, p. 135-139.

¹⁵ Par exemple, Müller-Karpe H., *Zur Stadtwerdung Roms*, Heidelberg, 1962, 108 p. (Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts. Römische Abteilung. Ergänzungsheft, 8). On pourrait d'ailleurs se poser la même question concernant le terme Cité : quelle définition donner au mot « ville » ou « cité » ou encore « cité-état » ? À partir de quel moment peut-on parler de Rome comme cité-état ? Quelles sont les manifestations archéologiques qui l'attesteraient avec certitude ? À cette question aussi, chacun a sa réponse, et la variété des réponses ne peut que faire réfléchir sur le bien-fondé de la question.

E. Gjerstad, on l'a vu, estimait que les transformations urbanistiques décelées autour de 575 par l'archéologie constituaient la Fondation de Rome. C'était arbitraire, donc abusif. Tout comme il est arbitraire, et donc abusif, de qualifier de « fondation de Rome » le passage d'un habitat de cabanes à un habitat de pierres, ou l'apparition d'une agglomération centralisée là où ne s'élevaient précédemment que des villages isolés, ou encore l'apparition d'une défense primitive sur un coin du Palatin, ou encore le tracé d'une muraille de pierre autour de toutes les collines romaines. Aucun des signaux archéologiques évoqués jusqu'ici ne peut être transmuté en une réalité autre, de type politique et institutionnel, ce que serait une fondation, au sens strict du terme.

En estimant que les murs découverts sur les pentes septentrionales du Palatin sont la manifestation et la traduction archéologique de la Fondation de Rome, A. Carandini procède avec la même légèreté méthodologique que certains de ses prédécesseurs.

Il faudrait d'ailleurs raison garder. Ces murs constituent un point de départ minuscule, même si A. Carandini les a savamment mis en scène dans ses reconstitutions. On pourrait se trouver devant l'entrée bien délimitée et protégée d'un habitat sur la colline, une entrée installée dans le dernier tiers du VIII^e siècle et qui perdra son statut à la fin du VI^e siècle lorsque sera abattu le dernier mur repéré. C'est même vraisemblable, mais au nom de quoi serait-on tenu de voir dans ce mur de 730-720 le signe tangible, clair et indiscutable de la Fondation de Rome ? Affirmer la chose d'une manière péremptoire n'a pas de sens.

Prenons un peu d'envol en lisant D. Feeney : « Plusieurs Modernes semblent penser qu'en proposant une date au milieu du VIII^e siècle, les Anciens ont, d'une manière ou d'une autre (*somehow*), vu juste, après des siècles d'erreurs, comme si la tradition était capable de conserver une structure chronologique avant d'être fixée dans une forme historiographique. Pareilles conceptions sont fondamentalement erronées. D'abord, Rome ne fut de toute façon (*anyway*) pas *fondée* [en italique dans le texte]. Toute cette affaire est un mirage. Des processus qui se sont étalés sur de longues périodes de temps ont finalement conduit, sur les collines au-delà du Tibre, à ce que nous pourrions appeler une organisation civique, mais il ne s'agit pas d'une 'fondation', certainement pas dans le sens de la tradition littéraire » (p. 91).

Et le savant professeur de Princeton de renvoyer au cas des fouilles du site de Troie. Parce que, écrit-il, la date de 1184 qu'Ératosthène (III^e siècle avant notre ère) avait proposée pour la prise de Troie correspondait aux vestiges de Troie VIIa, bien des gens ont cru que, d'une manière ou d'une autre (*somehow*), elle était « vraie ». Mais cela n'a pas de sens. Les dates proposées pour cet événement par les Grecs sont de pures conjectures, ne reposant sur rien (D. Feeney renvoie à Burkert, *Lydia* 1995, 139-148).

A. Carandini ne semble guère préoccupé par ces questions fondamentales. Mais pas plus qu'on ne peut accorder la valeur de « vérité historique » à une date comme celle de 754, il est impossible, en saine méthode, de définir la Fondation de Rome et d'en désigner les Fondateurs.

E. Ne pas oublier le rôle de l'Imaginaire

Bien sûr les auteurs anciens parlent beaucoup de cet événement, qui les intéresse au premier chef. Mais que livrent-ils dans leurs récits, parfois très détaillés ?

Ils nous mettent simplement en présence de la manière dont ils *se représentaient*, des siècles après l'événement, la fondation de leur ville. Le détail de leurs descriptions met en scène des procédures anachroniques (étrusques mêmes, si l'on en croit Varr., *L.L.*, 5, 143 : *Oppida condebant in Latio Etrusco ritu multi*) et l'optique générale trahit des perspectives grecques (Rome, mais aussi Lavinium et Albe, est fondée sur le modèle des colonies grecques). Les Anciens auraient eu beaucoup de mal à se persuader que Rome n'ait pas été fondée rituellement à une date donnée par un fondateur nommément désigné, voire qu'elle n'ait pas été délimitée physiquement par un mur et religieusement par un *pomerium*. Mais avec tout cela on est dans la sphère de l'Imaginaire, non dans le monde de la réalité historico-archéologique, et on ne peut passer *senz'altro* de cet Imaginaire à l'Histoire authentique. Ce sont des univers conceptuels totalement différents.

Depuis quelques dizaines d'années, l'histoire de l'Imaginaire est familière aux historiens de formation, qui connaissent bien le rôle important qu'elle joue dans toute une série de secteurs, notamment celui qui touche aux origines (du monde, de l'homme, des communautés, des nations, des cités). Malheureusement un certain nombre de personnes qui s'occupent des origines de Rome ne sont pas des historiens de formation, mais des philologues classiques ou des archéologues, à qui le large domaine de l'Imaginaire ne semble pas encore très familier et qui, au fond d'eux-mêmes, ont toujours du mal à admettre que les textes de Varron, Tite-Live, Ovide, Tacite, Denys d'Halicarnasse, Plutarque et autres, ne sont ni des documents d'archives, ni des écritures sacrées, qu'on serait tenu de croire. On me permettra quelques exemples.

Ovide (*Fastes*, V, 475-484) rattache à Rémus la fête des *Lemuria* ; ce n'est pas pour cela que le frère jumeau de Romulus peut être considéré comme un roi des morts chez les Romains (comme le croit Carandini, *Remo* 2006, p. 289-290). Tacite (*Annales*, XII, 24), fait état d'un *pomerium* romuléen autour du Palatin ; cela ne suffit pas pour qu'on puisse poser l'existence historique d'un *pomerium* aux débuts de Rome (il en a été question *supra*). Fabius

Pictor (*apud* D.H., IV, 15, 1) imagine une Rome composée de trente tribus sous Servius Tullius ; ce n'est pas pour cela qu'on peut retenir l'information comme correspondant à une réalité historique.

La seule conclusion historique sûre que l'on puisse tirer de ces trois notices, c'est qu'Ovide établissait – sérieusement ou par jeu – un rapport étymologique entre Rémus et les *Lemuria*, que Tacite avait trouvé dans une de ses sources (d'origine et de datation inconnues) la mention d'un *pomerium* établi par Romulus et entourant le Palatin, et que Fabius Pictor, à la fin du III^e siècle avant notre ère, croyait que la Rome de Servius Tullius comptait trente tribus.

En un mot, ces notices, comme tant et tant d'autres notices de la tradition, ne permettent pas d'atteindre *la réalité de l'histoire des rois* ; elles livrent simplement *ce que croyaient*, à leur époque, Fabius Pictor, Ovide, ou Tacite, la manière dont ils *imaginaient* le lointain passé de leur Ville. Ce n'est évidemment pas du tout la même chose.

Dans les textes anciens, la notion même de fondation et toutes les descriptions qui l'entourent relèvent, *non pas de l'Histoire authentique, mais de l'Imaginaire*. Ceux qui travaillent sur la Rome primordiale devraient toujours avoir à l'esprit cette distinction fondamentale, susceptible dans bien des cas de leur servir de garde-fou efficace.

Ce n'est pas le cas d'A. Carandini qui va d'ailleurs aller plus loin encore, victime qu'il est d'une sorte d'« effet d'emballement ».

F. L'emballement de la machine interprétative

Dans son étude sur le « mur romuléen », P. Fontaine discernait déjà dans l'argumentation d'A. Carandini un « effet d'emballement » (*Remparts* 2004, p. 54). C'est également de cela qu'il va s'agir ici, car indiscutablement, au fil des années, la puissante machine interprétative d'A. Carandini s'est progressivement emballée.

Résumons. Le petit morceau de mur découvert était devenu *le rempart* dont *Romulus* avait entouré le Palatin ; on avait ainsi grâce à lui la *preuve archéologique de la fondation de Rome* au milieu du VIII^e siècle ; il en résultait que *le récit traditionnel disait le vrai* et qu'on pouvait donc *s'y fier*.

Sans se préoccuper de démonstration rigoureuse, sans s'interroger sur les vices possibles dans ses raisonnements et sans se soucier de l'énorme saut épistémologique qu'impliquait chacune des étapes par lesquelles il passait, A. Carandini avait lancé ses thèses avec un matraquage médiatique qui n'était pas encore habituel dans une discipline comme la nôtre, et l'« inventeur », au fil des années, s'en allait répétant à l'envi un message qui flattait

d'ailleurs admirablement le nationalisme italien : on avait découvert le mur et le *pomerium* de Romulus, Rome avait bien été fondée à la date fournie par la tradition littéraire et on pouvait donc considérer comme confirmée l'historicité du récit annalistique. Rome avait donc une légende de fondation qui était de l'histoire authentique.

C'était déjà beaucoup, et pourtant A. Carandini allait aller plus loin encore en jouant au maximum sur le principe de l'historicité du récit traditionnel qu'il considérait désormais comme acquis et sur lequel il estimait pouvoir se baser.

Fort de cette « certitude » en effet, il pensait disposer d'un cadre solide pour interpréter les nouvelles découvertes, voire pour réinterpréter les anciennes. Il « suffisait », estimait-il, de travailler dans la même optique, pour donner du sens au matériel archéologique, ancien et nouveau. La machine interprétative une fois lancée et bien rodée n'avait plus qu'à suivre son cours.

Sans entrer, ici non plus, dans de pesantes discussions techniques, je me bornerai à illustrer mon propos en termes simples et en m'inspirant de la synthèse la plus récente de A. Carandini (*Primo* 2007).

Au pied du Palatin, la fouille récente, sur la *Sacra uia*, de ce qui passait jusqu'alors pour la *domus Publica* a permis de retracer l'histoire, qui n'était que très partiellement connue, d'un bâtiment dont la durée de vie s'étend sur quelque huit siècles (de c. 770 a.C. jusqu'à 64 p.C.), répartis en quatre périodes et en douze phases archéologiques successives. C'est une découverte importante.

La première phase est une petite cabane, datable de c. 770-750, mais c'est surtout la seconde phase (c. 750-700) qui a retenu l'attention des fouilleurs. Les vestiges retrouvés leur ont permis d'imaginer une habitation très différente de la petite cabane initiale ; c'était toujours une construction de type capannicole, mais beaucoup plus allongée (une vingtaine de mètres en tout) et plus complexe (deux ensembles disposés de part en d'autre d'une partie centrale ouverte sur une cour bien dégagée).

Voici le plan de la phase 2.1, de 750-730/720 (D. Filippi, *Domus regia* 2004, p. 106, fig. 3) :

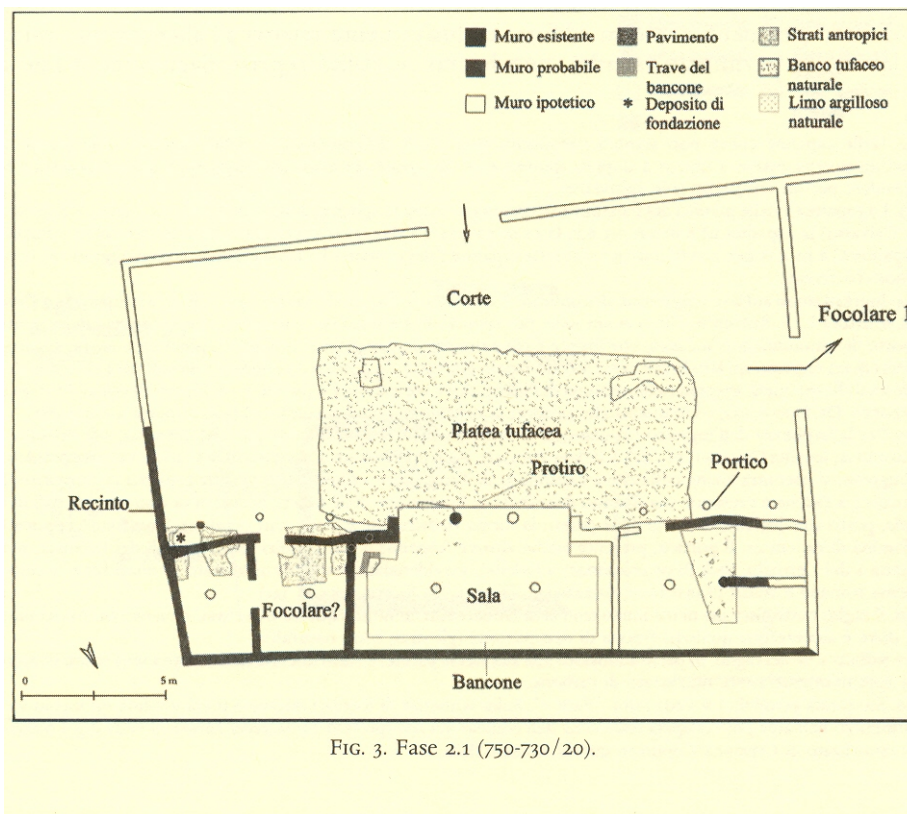


FIG. 3. Fase 2.1 (750-730/20).

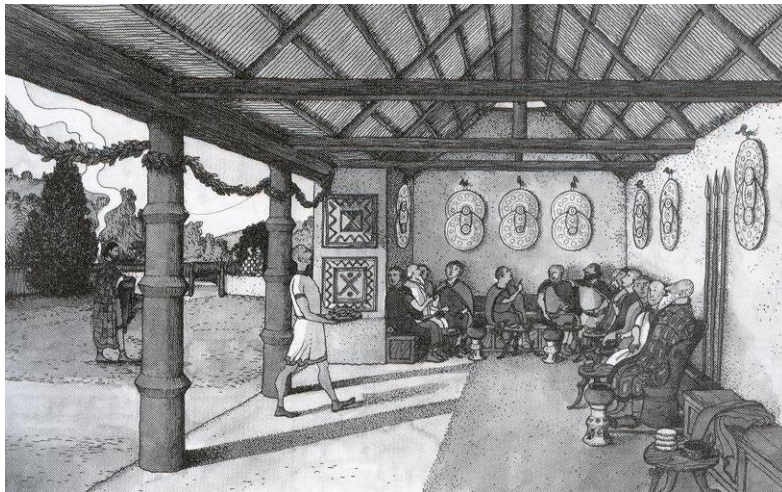
Pour A. Carandini, il ne faisait aucun doute que les fouilleurs avaient mis la main sur la toute première *domus regia*. Ce n'était encore qu'un simple *palazzetto* (p. 62), mais vu ses dimensions, la date de sa construction et la présence toute proche des Vestales qui avaient leur « coin » (*il lotto delle Vestali*) un tout petit peu plus loin à l'est, ce bâtiment ne pouvait être que le premier palais des rois de Rome, le *palazzetto* que Romulus était allé occuper après avoir fondé Rome.

Où habitait Romulus avant cela ? Toujours pour A. Carandini, sur le Palatin, dans une cabane plus modeste, celle dont D. Vaglieri en 1907 avait retrouvé la trace bien marquée dans le tuf du Germal et qui fut longtemps présentée aux touristes comme la *Casa Romuli*. Une fois la Ville fondée, le premier roi aurait quitté le Germal pour aller rejoindre les Vestales un peu en contrebas (p. 57-59).

A. Carandini est bien près de nous décrire Romulus sortant de sa cabane à l'aube du 21 avril « d'une année proche de 750 a.C. » (cf. la quatrième page de couverture de *Primo* 2007) pour procéder, dans les environs immédiats, au rituel de fondation de la Ville, celui décrit avec précision dans les *Fastes* d'Ovide (IV, 821-826).

Le savant italien a même reconstruit dans le détail le *palazzetto* du premier roi. Nous pouvons ainsi, grâce à lui, imaginer plus aisément le vestibule ouvert vers l'extérieur : le

prothyron de la grande salle soutenu par deux colonnes de bois ; les murs auxquels étaient suspendus les lances de Mars et les douze anciles ; les bancs le long des murs sur lesquels les convives s'asseyaient ; des invités qui mangeaient dans de la vaisselle grecque de luxe, et qui se distraisaient en écoutant les *carmina conuiuialia* (Primo 2007, p. 62-65, et fig. 38, reproduite ci-dessous).

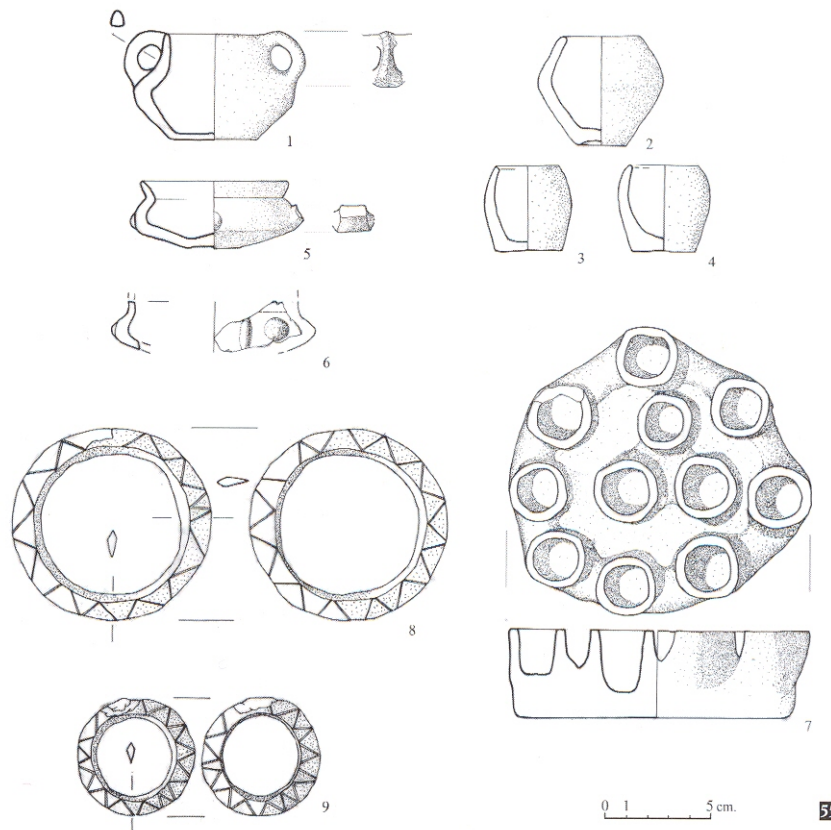


Reconstitution de la salle de banquet/*sacrarium* avec les lances de Mars et les *ancilia* aux murs (R. Merlo)

Tout ce qui précède ne donne qu'un rapide aperçu de quelques-unes des découvertes dans la zone du « Sanctuaire de Vesta », interprétées et reconstruites par l'imagination – ou la fantaisie – de A. Carandini.

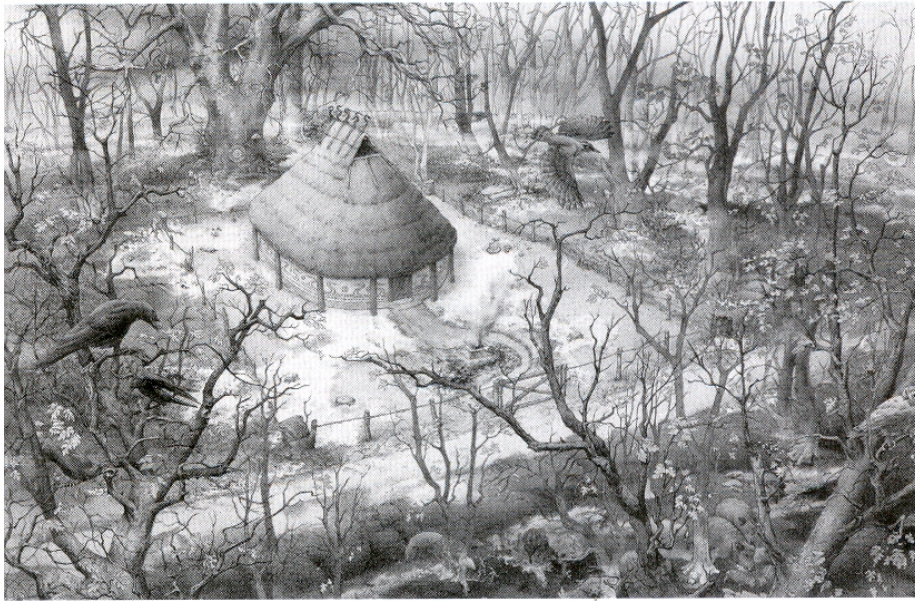
Certaines trouvailles concernent d'autres endroits de Rome. Au Forum par exemple, les archéologues ont identifié un premier pavement de cailloux remontant « au dernier quart du VIII^e siècle ou, au plus tard, au premier quart du VII^e ». Découverte majeure, qui montre que ce qui fut longtemps considéré comme le premier pavement du Forum n'en serait en réalité que le second. On peut dès lors attribuer à la place publique une date relativement plus ancienne qu'on ne l'a longtemps cru (p. 77, et fig. 50). Selon A. Carandini, il n'est désormais plus possible de douter qu'on avait retrouvé les restes de la place publique créée par Romulus et Titus Tatius après le combat romano-sabin des origines.

Veut-on un exemple pris au Capitole ? Un dépôt votif, retrouvé il y a longtemps sous la Protomoteca, contenait du matériel datable à partir du milieu du VIII^e siècle. A. Carandini présente ci-après les objets qu'il contenait (Primo 2007, p. 83, fig. 55).



Campidoglio, deposito votivo (Protomoteca) : vasi miniaturistici, *kernos* e anelli di bronzo. Seconda metà dell'VIII secolo a. C. (E. Gusberti)

Ce dépôt votif, dont le matériel n'est en rien significatif, ne peut pas être rattaché en toute rigueur à un quelconque sanctuaire, mais, pour A. Carandini, il ne fait pas de doute qu'il s'agit du dépôt votif du sanctuaire de Jupiter Férétrien qui s'élevait sur le Capitole et dont l'annalistique attribue la fondation à Romulus. Pareille identification, notons-le, n'est pas sans importance dans la reconstruction historique que le fouilleur propose, Jupiter étant pour les Romains le roi des dieux et des hommes. L'archéologie reporterait ainsi à l'époque de Romulus l'origine d'un culte « dans lequel il faut voir le dispositif divin et humain à la base de l'identité des Romains » (*Primo* 2007, p. 81, et fig. 55). Le *quercus* auquel Romulus est censé avoir suspendu les dépouilles du roi Acron n'a pas été retrouvé, mais la reconstitution proposée en montre l'emplacement (*Primo* 2007, p. 81, fig. 53).



On aperçoit très nettement le temple de Jupiter Férétrien dans sa forme primitive, l'autel qui le précède et, derrière le sanctuaire, le chêne où Romulus a suspendu les dépouilles d'Acron. Un *temenos* entoure l'intégralité de l'espace sacré.

Les fouilleurs ont encore fait d'autres découvertes et proposé d'autres interprétations ou reconstructions, mais celles que nous venons de citer suffisent pour faire comprendre la notion de « contexte interprétatif » auquel A. Carandini attache tant d'importance dans son argumentation.

Je résume ses positions. Dans les vestiges archéologiques découverts, il a ainsi reconnu et identifié une muraille et un *pomerium* autour du Palatin, une première *domus regia*, un premier Forum, un culte de Jupiter, le dieu qui assure l'identité des Romains, et tous ces éléments « convergent » vers le milieu du VIII^e siècle a.C. Or, c'est précisément la date à laquelle la tradition attribue à Romulus la fondation d'une Rome qui est à la fois une ville et un État. À ses yeux, une telle série de « concordances / convergences » oblige à conclure qu'en ce qui concerne les événements importants liés à la fondation et au règne du premier roi, la tradition « dit le Vrai ». On tient la preuve archéologique de la fondation, en l'occurrence pour lui de la naissance de Rome, en tant que cité-état et à l'époque où la tradition effectivement la place.

Tout va de soi, et tout s'enchaîne, *une fois évidemment qu'on a accepté comme vérité de départ le « dogme » proclamé dès le début des fouilles en 1988*, à savoir que les vestiges découverts alors et remontant au troisième quart du VIII^e siècle sont les restes de la muraille et du *pomerium* de Romulus et qu'avec eux on tient la preuve archéologique que le récit annalistique sur la fondation de Rome est véridique.

Ce postulat initial, *qui n'est en fait qu'une intuition première* relevant de l'acte de foi, forme le socle sur lequel est construit tout le reste. À la faiblesse du point de départ s'ajoute encore pour le critique l'obligation d'accepter comme allant de soi *que le matériel découvert et daté de la même époque, qu'il soit ancien ou nouveau, puisse être systématiquement interprété à partir des récits traditionnels*. Le résultat est que l'ensemble ainsi obtenu ressemble moins à une construction solide et rigoureuse qu'à une pyramide qui repose sur sa pointe.

Mais la machine ne va pas s'arrêter à l'interprétation ou à la réinterprétation du matériel découvert. Dans la foulée, le fouilleur italien, persuadé que le récit annalistique dit le Vrai, en vient à lui accorder une confiance presque totale même pour des données qui, par essence, ne peuvent pas avoir laissé de traces matérielles. Il reconstitue ainsi sans hésiter l'organisation politique, juridique, sociale, militaire, institutionnelle ou religieuse de la cité-état des Quirites dans les premières décennies de son histoire, considérant comme historiques (entre beaucoup d'autres choses) : le calendrier de dix mois, l'essentiel de la *constitutio Romuli*, la division en trois tribus et en trente curies, la victoire sur les Céniniens d'Acron, le combat romano-sabin, la royauté double avec Titus Tatius, les conquêtes de Crustumérium, de Médullia, de Fidènes, des *Septem pagi* et des Salines, etc. Presque tout ce qu'on lit dans la tradition devient historique. La naissance miraculeuse de Romulus ne l'est pas, mais bien sa mort par démembrement : le fondateur de Rome mourra (Denys et Plutarque n'évoquent-ils pas l'événement ?) découpé en morceaux par les sénateurs, lesquels cacheront sous leur toge les fragments du corps royal, qu'ils iront enterrer en secret dans les curies (*Primo* 2007, p. 47).

Et le lecteur en arrive à s'interroger sur la nature exacte de ce qui lui est ainsi présenté. Qu'a-t-il donc devant lui : un ouvrage sérieux d'archéologie et d'histoire ? un récit de vulgarisation destiné à un public large et crédule, voire à des enfants ? une fantaisie historique comme *Le Seigneur des Anneaux* ? une bande dessinée, sous la forme d'un passionnant *Astérix chez Romulus et les Vestales* ?

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne les origines de Rome et sa fondation, la position interprétative d'A. Carandini et des archéologues qu'il dirige est très claire :

[...] les données structurelles que l'on peut tirer (*i dati strutturali ricavabili*) de la légende de Rémus et Romulus, de la *constitutio Romuli* et du calendrier primitif des Romains convergent et s'harmonisent avec celles que l'on peut tirer de la réévaluation des anciennes fouilles, et surtout des nouvelles fouilles que nous avons conduites. Cette constatation nous a amenés à conclure que l'habitat des *Quirites* [...] s'était doté, à partir du second quart du VIII^e siècle a.C., d'une *urbs*, d'un *forum*, d'une *arx* et d'un *agger*, le tout constituant un *regnum*, c'est-à-dire une *res publica* – nous dirions un État – gouverné par un *rex* et par d'autres pouvoirs secondaires, selon une organisation sacrale, juridique et politique de caractère

constitutionnel. Les fouilles nouvelles nous permettent en outre de soutenir que la Cité-État a été réalisée en un court laps de temps, entre 775/750 et 700/675 a.C. [...] (*Primo* 2007, p. 105).

Et si quelqu'un s'interrogeait sur l'identité précise du fondateur, on lui répondra, en parodiant un humoriste célèbre (mais A. Carandini ne dit pas les choses dans ses termes) que si le fondateur de cette cité-état n'était pas le Romulus que nous décrit les textes, c'était quelqu'un d'autre qui portait le même nom que lui.

G. Et ce n'est pas fini...

Et ce n'est apparemment pas fini. Tout récemment, en été 2007, près de vingt ans après la découverte très médiatisée des murs du Palatin, un matraquage médiatique du même type éclata pour signaler cette fois au public qu'on avait découvert le Lupercal, c'est-à-dire la grotte où, selon la tradition, les deux jumeaux avaient été nourris par la louve. Comme ce fut le cas pour les murs et le *pomerium* de Romulus, la nouvelle fit le tour des rédactions occidentales. Des photos furent parfois diffusées à l'appui de l'affirmation, et un beau dossier photographique était même disponible sur le site de *La Repubblica*¹⁶.

Il n'est pas question de nier l'intérêt et l'importance de cette trouvaille. Mais il peut être utile de prendre un peu de recul. De quoi s'agit-il ?

Des sondages, entrepris dans le secteur méridional de la Maison d'Auguste sur le Palatin, avaient repéré, enfoncée à une dizaine de mètres sous terre, une cavité dans laquelle on descendit une caméra. L'appareil révéla la présence d'une salle assez haute (une dizaine de mètres), en partie comblée, mais luxueusement ornée de marbres, de fresques, de coquillages et de mosaïques. D'après les photos diffusées, les peintures sont de date impériale et font songer par exemple à celles de la *Domus Aurea*.

Il s'agissait en fait d'un complexe, déjà connu, semble-t-il, il y a quelques siècles, mais dont on avait pratiquement oublié l'existence. Sa redécouverte est évidemment importante, mais son interprétation n'est pas simple : il peut s'agir d'une simple salle souterraine (on a parlé de nymphée), mais, dans l'état présent des choses, il est tout à fait *prématuré* d'affirmer, comme l'a immédiatement fait A. Carandini, que cette pièce était l'antique grotte du Lupercal qu'Auguste, d'après les textes, aurait restaurée. Pour porter un jugement motivé, on ne peut se satisfaire de déclarations péremptoires et incontrôlables. Il faut laisser discuter les spécialistes et attendre leurs avis.

Souhaitons que la publication ne tarde pas, mais d'ici là les « inventeurs » auront toute latitude de répéter à l'envi qu'ils ont découvert le Lupercal de Romulus et de Rémus, et leur

¹⁶ <<http://www.repubblica.it/2006/08/gallerie/spettacoliecultura/grotta-romolo-e-remo/1.html>>

interprétation risquera fort de s'imposer dans les imaginations des non-spécialistes. Espérons que la trouvaille ne sera pas présentée comme une *confirmation de l'existence historique des deux jumeaux, voire de celle de la louve nourricière*¹⁷ !

Mais restons sérieux ! Pour ma part, je dirai simplement, sereinement mais nettement, qu'il *faut prendre avec la plus extrême prudence bien des interprétations et des reconstructions historiques d'A. Carandini*, et je terminerai en disant un mot de la réception de ses thèses.

H. La réception : le discrédit jeté sur les opposants

Si l'on fait abstraction de la « garde rapprochée », c'est-à-dire l'équipe entourant le fouilleur, et si l'on ne tient pas compte d'un indiscutable succès médiatique et populaire, les interprétations de l'archéologue italien rencontrèrent, de la part de ses confrères et collègues, oppositions, réticences, objections et appels à la prudence. Mais rien n'y fit. Sans faire l'historique détaillé d'une polémique difficile (cela ne manquerait pourtant pas d'intérêt), je dirai que les contestataires ou les opposants furent généralement attaqués par « l'inventeur » *avec une sévérité teintée souvent de condescendance, parfois même de mépris et sans la courtoisie qu'on attendrait dans les discussions entre spécialistes*.

Des groupes entiers ont ainsi été décriés, en particulier les philologues classiques, incapables, selon lui, de voir au-delà de leur étroite discipline, hostiles à toute nouveauté, bref intellectuellement et culturellement appauvris (notamment *Archeologia* 2002, p. 131-133), et les historiens, en particulier ces « ultras de la critique historique » qui n'apprécient pas à leur juste valeur ses reconstructions et qui les discréditent, en les jugeant « acritiques et irrationnelles » (*Sindrome* 2007, p. 10). Des chercheurs individuels aussi ont été *bastonati*, parfois tournés en ridicule.

Dans la longue liste des « coupables », même des étoiles de première grandeur, comme Augusto Frascetti, Emilio Gabba, Peter Wiseman, n'ont pas été épargnées. Quelques exemples, pris en-dehors du cercle des savants italiens, suffiront.

¹⁷ En tout cas, les interprétations et les reconstructions ne semblent pas s'arrêter. En effet, un peu après l'annonce de la découverte de la « grotte du Lupercal », A. Carandini, s'il faut en croire ici encore les agences de presse, établissait un lien étroit entre la « grotte des jumeaux » et l'église voisine de Sainte-Anastasia. Histoire d'assurer une continuité entre paganisme et christianisme, l'empereur Constantin aurait fait ériger près de la grotte du Lupercal l'église où aurait débuté la célébration de la naissance du Christ le 25 décembre. La fête de Noël serait ainsi liée à Romulus et Rémus. A. Carandini vient de publier un nouveau livre sur le sujet (*La casa di Augusto. Dal Lupercale al Natale*, Laterza, 301 p. Prix: € 14.00).

Commençons par P. Wiseman. Avec un humour bien britannique, le grand historien a lui-même expliqué (Wiseman, *Carandini* 2004-2006, p. 104) comment il est présenté par son collègue de La Sapienza. En lisant les travaux d'A. Carandini, écrit le professeur d'Exeter, j'ai découvert « that I was a fantasist, scandalised by comparative mythology, ignorant of psychological theory, enslaved to myopic pedantry, frozen in the attitudes of British imperialism » (je ne retranscris pas les références qui appuient chaque affirmation).

P. Fontaine (*Remparts* 2004, p. 35-54), un spécialiste belge reconnu des murs d'enceinte des cités d'Italie, a examiné de près le dossier du fameux « rempart de Romulus » sur le Palatin. Sans remettre en cause « le soin apporté à la fouille » ou « la matérialité et l'intérêt des vestiges mis au jour », c'est au niveau de l'interprétation que le critique décelait de gros problèmes. Selon lui, introduire Romulus, sa muraille et son *pomerium* dans l'interprétation des restes découverts relevait de la pure hypothèse. Le chercheur repérait même dans le raisonnement « un empilement d'hypothèses qui obéissent à une logique interne, fondée moins sur la réalité archéologique que sur la conviction – au sens théologique – d'avoir trouvé l'enceinte de Romulus » (p. 54).

Cela n'a guère été apprécié par l'« inventeur » qui a répondu par huit pages d'une violente diatribe (*Remo* 2006, p. 445-453), contenant, entre autres aménités (p. 452), un jugement sans appel porté sur les qualités intellectuelles et académiques de P. Fontaine, et sur la valeur de son diplôme : si le chercheur avait été élève d'A. Carandini, il n'aurait jamais réussi ses examens universitaires (*non superebbe le prove universitarie*) !

Je ne suis pas non plus « en odeur de sainteté » auprès de mon collègue italien. Il m'a un jour traité (*Mura* 1996, p. 17) de « 'miscredente' che regge il Sant'Uffizio dell'agnosticismo », et, se muant en psychanalyste, il a diagnostiqué chez moi un complexe, voire une névrose, que je ne me connaissais pas : « il complesso di Lady Macbeth, un bisogno insopprimibile di lavacro che non ha mai fine, una nevrosi al limite contro la vita e la conoscenza ».

Personnellement tout cela ne me heurte guère, je dirais même que cela m'amuse car, sans être britannique comme Peter Wiseman, j'ai le sens de l'humour, mais il faut reconnaître que des affirmations de ce genre peuvent difficilement servir d'arguments valables.

Quoi qu'il en soit, tout en vitupérant contre les « mécréants », A. Carandini ne cessa de proclamer et de développer son « intuition première », qui, comme l'avait pressenti P. Fontaine, apparaissait de plus en plus comme une sorte de « révélation » religieuse.

A. Carandini a signé un jour¹⁸ un texte très révélateur de ses sentiments profonds à l'égard de ceux qui n'acceptaient pas ses positions. Parlant de sa découverte du mur et du *pomerium* romuléens, il écrivait ceci :

Le rapprochement entre le monument que nous avons retrouvé et ce qui est décrit dans les sources est *pour un homme de culture occidentale* totalement évident, pour ne pas dire inévitable. Seul un *masochiste*, un *pervers* ou un *hypocrite* pourrait s'imposer de ne pas le voir (c'est moi qui souligne)¹⁹.

Nous sommes ainsi plusieurs – faut-il le dire ? – à courir le risque de passer (au choix) pour des masochistes, des pervers, des hypocrites ou... des non-occidentaux.

Conclusion

En conclusion, je dirai que le fouilleur, quelles que soient par ailleurs ses qualités de technicien, se fait beaucoup d'illusions. Les « correspondances » et « convergences » qu'il prétend repérer entre ses découvertes et la tradition n'ont pas la valeur démonstrative et conclusive qu'il y voit. Ses interprétations et ses reconstructions historiques ne sont pas seulement insatisfaisantes, mais inacceptables, parce qu'elles reposent sur une méthodologie erronée : risquons le mot, elles sont tout simplement fausses.

Il est affligeant de voir un savant professeur, dont les découvertes archéologiques ont indiscutablement contribué à améliorer et à approfondir notre connaissance des *primordia* de Rome, aussi gravement handicapé par une méconnaissance grave des règles de la critique historique. Affligeant aussi de devoir le ranger dans le groupe de ces grands fouilleurs qui, après avoir fait de sensationnelles trouvailles, ont voulu passer de l'archéologie à l'Histoire sans la prudence indispensable²⁰.

Cela dit, la mise au point terminologique faite au début de mon exposé reste valable : dans son cas comme dans celui de plusieurs de ses collègues, il ne s'agit pas de « fausse Histoire », mais d'interprétations et de reconstructions historiques fausses. Je pense qu'A. Carandini est un de ces éminents savants qui se fourvoient dans leurs reconstructions historiques, tout simplement parce qu'ils tentent d'interpréter leurs trouvailles à la lumière d'une tradition littéraire dont ils ne saisissent ni la nature ni les spécificités, et qu'ils lisent au

¹⁸ *Nascita*, 1997, p. 492.

¹⁹ « Il confronto fra il monumento da noi rinvenuto e quello descritto dalle fonti è *per un uomo della cultura occidentale* del tutto spontaneo, direi inevitabile. Solo *un masochista, un perverso o un ipocrita* potrebbe imporsi di non vederlo. » (c'est moi qui souligne)

²⁰ Il sera question dans un autre article du même fascicule des *FEC* du rôle joué par A. Maiuri dans l'interprétation de ce qui a été longtemps considéré à Cumes comme « l'Antre de la Sibylle ».

premier degré. Pour utiliser les textes correctement, il faut bien en connaître les particularités et pour pouvoir les rapprocher rigoureusement des découvertes archéologiques et « passer à l'Histoire », il faut avoir quelques notions de base de la critique historique. Bref, il ne suffit pas d'être un technicien de la fouille, même brillant et expérimenté, pour faire de la « vraie Histoire ».

Et comme j'ai devant moi un auditoire de doctorants en histoire, en archéologie et en histoire de l'art, j'ajouterai une dernière précision pour que mon propos ne soit pas mal compris. Je n'entends absolument pas m'en prendre aux archéologues en général. Je ne me méfie pas d'eux, bien au contraire. Je suis intimement persuadé du rôle extrêmement important qu'ils peuvent jouer dans notre connaissance de l'histoire, notamment dans le domaine des origines et des premiers siècles de Rome. Je sais aussi qu'il existe, en Italie comme ailleurs, d'excellents fouilleurs, qui sont également bien au fait des exigences de la critique historique et parfaitement capables d'utiliser correctement les sources littéraires.

Ce sera le mot de la fin. J'espère sincèrement vous avoir intéressés et avoir pu attirer votre attention sur quelques problèmes de méthode. Comme vous le voyez, les rapports entre l'archéologie, les textes et l'Histoire ne sont pas toujours simples. Merci de votre attention.

Notes de bibliographie

On trouvera d'abord ci-dessous, avec leurs références précises, les principaux travaux d'Andrea Carandini et de son équipe.

A. Carandini

- *Archeologia* 2002 = Carandini A., *Archeologia del mito. Emozione e ragione fra primitivi e moderni*, Turin, 2002, 400 p. (Saggi, 849).
- *Cercando* 2007 = Carandini A., *Cercando Quirino. Traversata sulle onde elettromagnetiche nel suolo del Quirinale*, Einaudi, 2007, 96 p. (Saggi).
- *Leggenda* 2006 = Carandini A. [Éd.], *La leggenda di Roma. Vol. I. Dalla nascita dei gemelli alla fondazione della città*, Mondadori, 2006, cxxxii-494 p. (Fondazione Lorenzo Valla. Scrittori Greci e Latini. Testi latini).
- *Mura* 1996 = Carandini A., *Le mura del Palatino. Nuova fonte sulla Roma di età regia*, dans *Bollettino di Archeologia*, t. 16-18, 1992 [paru 1996], p. 1-18.
- *Nascità* 1997 et 2003 = Carandini A., *La nascita di Roma. Dèi, Lari, eroi e uomini all'alba di una civiltà*, Turin, 1998, 776 p. (Biblioteca di cultura storica, 219). Deuxième édition, 2003, 804 p. (Biblioteca Einaudi).
- *Palatium* 2000 = Carandini A., Carafa P. [Éd.], *Palatium e sacra via I. Prima delle mure, l'età delle mure e l'età case arcaiche* (= *Bollettino di archeologia*, t. 31-33 et

- 34), Rome, Istituto poligrafico dello Stato, Libreria dello stato, 2 t., 1995 [paru en 2000], 326 p. + un volume de planches (Ministero per i beni culturali e ambientali).
- *Primo* 2007 = Carandini A., *Roma. Il primo giorno*, Bari, Laterza, 2007, 142 p. (Collana: I Robinson. Letture).
 - *Remo* 2006 = Carandini A., *Remo e Romolo. Dai rioni dei Quiriti alla città dei Romani (775/750 - 700/675 a.C. circa)*, Turin, 2006, 573 p. (Biblioteca Einaudi, 210).
 - *Roma* 2000 = Carandini A., Cappelli R. [Éd.], *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*. Roma, Museo Nazionale Romano. Terme di Diocleziano. 28 giugno-29 octobre 2000, Milan-Rome, 2000, 367 p. (Ministero per i Beni e le Attività culturali. Soprintendenza Archeologica di Roma).
 - *Sindrome* 2007 = Carandini A., *Sindrome occidentale. Conversazioni fra un archeologo e uno storico sull'origine a Roma del diritto, della politica e dello Stato*, Gênes, Il Nuovo Melangolo, 2007, 144 p. (Lecturae).
 - *WAC*, 2004, 2005, 2006, 2007 = *Workshop di archeologia classica (WAC). Paesaggi, costruzioni, reperti. Annuario internazionale*, Pise-Rome, Fabrizio Serra. Il s'agit d'une revue annuelle dirigée par A. Carandini et E. Greco. Le tome I est paru en 2004 et le IV en 2007.

Quelques autres titres ont été cités en abrégé. En voici les références.

- Burkert, *Lydia* 1995 = Burkert W., *Lydia between East and West or how to date the Trojan War : A study in Herodotus*, dans *The Ages of Homer. A Tribute to Emily Townsend Vermeule*, ed. J.B. Carter and S.P. Morris, Austin, 1995, p. 139-148.
- de Cazanove, *Détermination chronologique* 1992 = de Cazanove O., *La détermination chronographique de la durée de la période royale à Rome. Critique des hypothèses des Modernes*, dans A.V., *La Rome des premiers siècles. Légende et Histoire. Actes de la Table Ronde en l'honneur de Massimo Pallottino* (Paris, 3-4 mai 1990), Florence, Olschki, Istituto Nazionale di Studi etruschi e italici, 1992, p. 69-98 (Biblioteca di «Studi Etruschi», 24).
- Feeney, *Caesar's Calendar* 2007 = Feeney D., *Caesar's Calendar. Ancient Time and the Beginnings of History*, Berkeley, University of California Press, 2007, 386 p. (Sather Classical Lectures, 65).
- Filippi, *Domus regia* 2004 = Filippi D., *La « domus regia »*, dans *Workshop di archeologia classica*, t. 1, 2004, p. 101-121.
- Finley, *Histoire ancienne* 1987 = Finley M., *L'histoire ancienne et ses sources*, dans *Sur l'histoire ancienne. La matière, la forme et la méthode*, Paris, La Découverte, 2001, p. 41- 67 [Réimpression d'un article datant de 1987].
- Fontaine, *Remparts* 2004 = Fontaine P., *Des « remparts de Romulus » aux murs du Palatin. Du mythe à l'archéologie*, dans *Images d'origines. Origines d'une image*, ed. P.-A. Deproost et A. Meurant, Louvain-la-Neuve, 2004, p. 35-54. [Également accessible sur <<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/15/murs.htm>>]
- Gjerstad, *ER* = Gjerstad E., *Early Rome*, Lund, 7 t. en 6 vol., 1953-1973 (Skrifter utgivna av Svenska Institutet i Rom, 4^o, XVII, 1-6).
- Grandazzi, *Fondation* 1991 = Grandazzi A., *La fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire*, Paris, 1991, 338 p. (Histoire).
- Grandazzi, *Penser* 2007 = Grandazzi A., *Penser les origines de Rome*, dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2007, 2, p. 21-70.
- Peruzzi, *Origini* 1970 = Peruzzi E., *Origini di Roma. I. La famiglia*, Florence, 167 p.

- Meurant, *Caïn* 2002 = Meurant A., *Romulus, un Caïn romain ? Esquisse d'une question*, dans M. Watthée-Delmotte [Éd.], *La violence : représentations et ritualisations*. Colloque interdisciplinaire. Louvain-la-Neuve, 24-25-26 février 2000, Paris-Budapest-Turin, 2002, p. 175-188 (Structures et pouvoirs de l'imaginaire).
- Meurant, *Gémellité* 2000 = Meurant A., *L'idée de gémellité dans la légende des origines de Rome*, Bruxelles, 2000, 335 p. (Mémoires de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique, 3ème série, tome XXIV).
- Poucet, *FEC* 2008 = Poucet J., *La tradition ancienne sur les origines de Rome. I. Une réalité complexe et multiforme* http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/15/Tradition_1.htm et *II. Une réalité vivante et dynamique* http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/15/Tradition_2.htm
- Poucet, *Fondation* 1994 = Poucet J., *La fondation de Rome : croyants et agnostiques*, dans *Latomus*, t. 53, 1994, p. 95-104.
- Poucet, *Georges Dumézil* 2002 = Poucet J., *Georges Dumézil et la Rome ancienne : la notion d'héritage indo-européen*, dans *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques de l'Académie Royale de Belgique*, 2002, p. 163-187.
- Poucet, *Nouvelle histoire* 1975 = Poucet J., *Une nouvelle histoire des origines et des premiers siècles de Rome*, dans *L'Antiquité classique*, t. 44, 1975, p. 185-197.
- Poucet, *Origines* 1985 = Poucet J., *Les origines de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles, 1985, 360 p. (Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 38).
- Poucet, *Origines troyennes* 2004 = Poucet J., *L'origine troyenne des peuples d'Occident au Moyen Âge et à la Renaissance. Un exemple de parenté imaginaire et d'idéologie politique*, dans *Les études classiques*, t. 72, 2004, p. 59-74.
- Poucet, *Rois* 2000 = Poucet J., *Les Rois de Rome. Tradition et Histoire*, Bruxelles, 2000, 517 p. (Académie Royale de Belgique. Mémoires de la Classe des Lettres. Collection in-8°, 3e série, tome 22).
- Poucet, *Sabins* 1972 = Poucet J., *Les Sabins aux origines de Rome. Orientations et problèmes*, dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Berlin, New York, I, 1, 1972, p. 48-135.
- Wiseman, *Roma Quadrata* 2004-06 = Wiseman P., *Andrea Carandini and « Roma Quadrata »*, dans *Accordia Research Papers*, t. 10, 2004-2006, p. 103-126. [copie au format PDF disponible sur demande à mon adresse courriel]

Varia

La revue électronique louvaniste *Folia Electronica Classica (FEC)* propose un certain nombre d'articles sur le thème des origines et des premiers siècles de Rome. <<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/DEFAULT.HTM>>.

Pour information : J. Poucet <<mailto:jacques.poucet@skynet.be>>